



Général
Diego
BROSSET

Chef de la
1^{ère}
Division
Française
Libre



Monument Brosset et de la 1^{ère} D.F.L

*Au général Diego Brosset
mort au Champ d'honneur,
à la 1^{ère} Division Française
Libre, à ses 4000 morts, aux
braves et aux fidèles qui
répondirent à l'appel du
Général de Gaulle de juin
1940 et combattirent 5 ans
pour libérer la France dans
l'honneur et par la victoire :
Afrique Centrale, Erythrée,
Syrie, Libye, Bir Hacheim,
Tunisie, Italie, Provence,
Vosges, Alsace, Tende*



Il parlait de sa Division comme d'« *un être vivant...* ». Le monument « Brosset », inauguré en 1955 au Pont de Bir Hakeim à Paris unit la mémoire des soldats de la Première Division Française Libre Morts pour la France et celle de leur chef,

Diego BROSSET.

Chaque année au mois de novembre, l'Amicale de la 1^{ère} D.F.L. commémore sa disparition et lui rend hommage au Pont de Bir Hakeim.

Ce rendez -vous traditionnel symbolise et perpétue la forte cohésion qui fit la singularité et la force de la Division.

Mais s'il est important de perpétuer le souvenir, n'est-il pas tout aussi important de « connaître », de découvrir ou de redécouvrir...?

Qui était Diego Brosset ?

Revenons sur les pas d'un homme hors du commun, dont la personnalité fut aussi complexe que charismatique...

Retrouvons Diego Brosset évoqué par ses proches ou ses admirateurs : le général de Gaulle ; le général de Larminat ; son chef d'Etat-Major, le général Saint Hillier ; l'historien François Broche ; le Compagnon Roger Barberot ; sa fille, Isabelle de La Guéronnière ; ses amis Vercors, Edouard Pick et Jean-Pierre Aumont ; les témoignages d' Anciens de la D.F.L et celui d'un « passeur de mémoire » en Franche Comté, Alain Jacquot-Boileau...

Le Monument Brosset et de la 1^{ère} D.F.L

Au Pont de Bir Hakeim

d'hier...



Le Général Saint Hillier décore Jean-Pierre AUMONT devant le monument du Général BROSSET.

Les soldats de Brosset

*Sous les masques figés des bourreaux de Pétain
Dans la douleur du monde, une voix s'est levée
Celle d'un homme seul, qui croyait à demain
Et pour qui commençait une grande épopée.*

*Il avait pour symbole une croix de Lorraine
Déjà sous sa bannière des hommes ont répondu
Dans la vieille Angleterre indomptable et sereine
Il fallait rassembler tous ces soldats perdus.*

*Il n'avait rien promis, sinon une patrie
Cette terre de France que des monstres ont trahie
Quel que soit l'endroit, ils seront tous punis
Ce sera la facture de leurs jours d'infamie.*

*Aux confins du désert, sous le ciel gris de Londres
Ils sont venus de loin ces Français héroïques
Le Général de Gaulle a su leur faire entendre
Que l'heure était venue pour Hitler et sa clique.*

*C'est ainsi que naquit une unité d'élite
La première Division Française Libre
Pour que des hommes continuent la poursuite
Et donnent à tous un nouveau droit de vivre.*

***Ils marchaient dans le vent les soldats de Brosset
Fatigués, épuisés mais toujours attaquants...***

...à aujourd'hui



27 Juin 1940, l'engagement... 6
Lettre au général de Gaulle
Lettre au général Weygand

Diego Brosset, chef de la 1^{ère} D.F.L. 10
Ma Division, par Diego Brosset
Les années de formation, par François Broche
Le général Brosset par le général Saint Hillier
Sur le terrain avec Roger Barberot
L'hommage de la liaison alliée au général Brosset



Diego Brosset, l'écrivain, le témoin 29
Un homme sans l'Occident
Les Carnets de Diego Brosset

Diego Brosset, dans la mémoire des Hommes 33
Dans la mémoire de sa fille Isabelle de la Guéronnière
Portrait d'une amitié par Vercors
Mon ami général commandant la 1^{ère} DFL par Edouard Pick
Le témoignage de Jean-Pierre Aumont
3 questions à Alain Jacquot-Boileau
Paroles d'Anciens

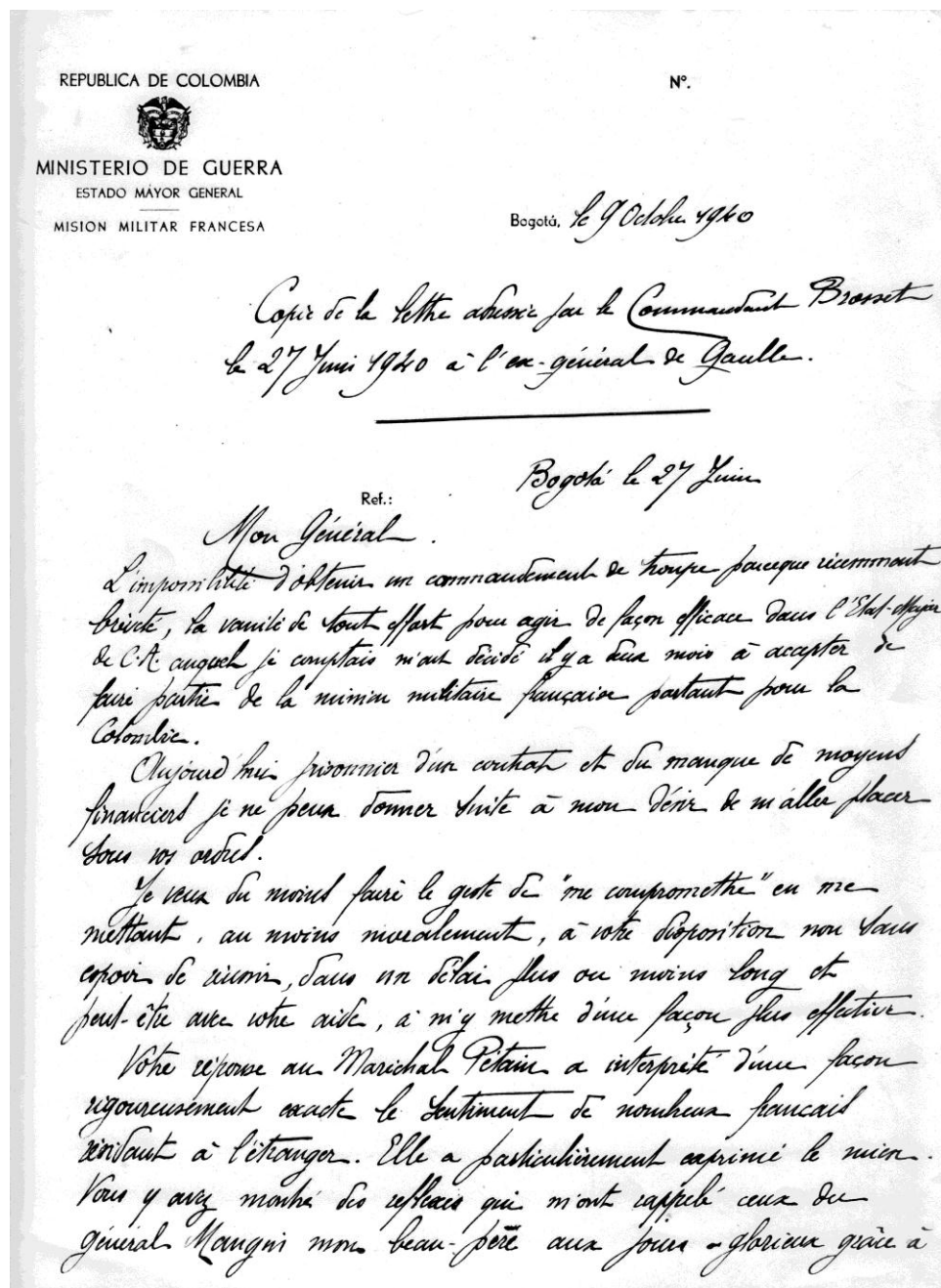
Adieu Brosset 48
Ordre du jour du 20 novembre 1944
Allocution du général de Larminat prononcé aux
obsèques de Diego Brosset
Lettre du général de Gaulle aux combattants de la
1^{ère} D.F.L du 26 novembre 1944

27 juin 1940, l'engagement

En avril 40, le chef de Bataillon Brosset est désigné pour la mission militaire française nouvellement créée en Colombie, à Bogota. C'est de là qu'avec un écœurement et un accablement de tous les instants Diego Brosset suit la débâcle française.

Le 23 juin, les conditions de l'armistice parviennent à la mission militaire. Le 26, Brosset entend le général de Gaulle condamner au micro de la BBC l'armistice et les perspectives tracées par le maréchal Pétain, et appeler au relèvement de la France « dans la liberté » et « dans la victoire ». Le lendemain, il écrit à l'homme du 18 juin. ¹

Le 17 juillet, de Gaulle lui répond par télégramme : « serais heureux vous avoir d'urgence à mon état-major ».



¹ Photocopies de la lettre manuscrite de Diego Brosset au général de Gaulle et de la lettre du général Painchaud (pages suivantes) : Col. Blandine Bongrand Saint Hillier

lui - de Verdun, des espérances qui ont été, à une autre époque, ceux de
mes anciens camarades au Maroc. Rien d'étrange qu'ils aient
semblé à ceux que ma situation actuelle, paradoxale et
solitaire, m'empêche de proclamer.

Si un jour besoin d'un officier bilingue, parlant l'anglais
et beaucoup mieux l'arabe, de l'ambassade d'Angleterre just-
facilité mon retour et celui de ma femme et de mes quatre
enfants jusqu'à Aden ou en Afrique du Nord ou en Orient, je ne
doute pas, qu'une fois créés les possibilités matérielles de ce voyage
un entretien avec le président Santos me donne des possibilités
morales de m'indiquer, ne pouvant la joie et l'honneur
de tenir sous vos ordres.

Je voudrais, mon général, pouvoir espérer retrouver auprès de
vous quel qu'un de mes beaux-frères Mongin qui, d'ici ou de là
sont certainement en espiègle à vos côtés.

Croyez, je vous prie, à l'assurance de mes sentiments
respectueusement dévoués.

1940, l'engagement

Lettre de Diego Brosset au général Weygand

adressée de Bogota entre juillet et août 1940²

Mon Général,

Vous avez pensé disait-on naguère, avoir une influence sur les jeunes de qui vous attendiez, pour la France, une réaction dont tout le monde sentait qu'elle avait besoin. Si mes 40 ans me classent encore parmi les demi-jeunes, peut-être trouverez-vous le temps de m'entendre. Le fait que je vive parmi des étrangers des deux mondes, hors de l'atmosphère de désastre où vivent les Français de mon âge que vous approchez me donne d'autre part le droit, peut-être le devoir, de parler.

L'armistice a surpris l'étranger, on citait l'exemple de la Belgique deux fois envahie qui a deux fois refusé de se soumettre, de la Pologne, de la Hollande, mais, n'importe, on comprenait, après quelque recherche d'arguments favorables et aussi parce qu'on pensait que le gouvernement du Maréchal se souviendrait des leçons de Strasseman. L'affaire d'Oran³ a ouvert les yeux. Pour moi j'ai compris, préparé par les lettres de mon beau-père, par mes souvenirs marocains, qu'il ne fallait demander à l'ancien généralissime ni des réactions optimistes ni le sentiment de l'Empire. L'âge aussi du maréchal était une excuse, on ne pouvait attendre de ses 80 ans les réactions vigoureuses d'un homme dans la force de l'âge. Votre présence au gouvernement paraissait à l'étranger se justifier comme celle du capitaine de navire à son bord quand il y reste encore de ses gens qui n'échapperont pas au naufrage.

A l'étranger, Français et amis de la France attendaient la réaction des Français d'outre-mer ; elle est venue. Et alors, mon général, vous avez accepté d'aller en Afrique pour étouffer cette réaction de l'honneur français. Sentez-vous votre responsabilité ?

Sentez-vous que le poids de votre autorité peut jeter le doute dans l'esprit des jeunes hommes qui se réveillent du terrible choc opératoire de la défaite ? Qui avaient peut-être à se réveiller d'un plus lourd sommeil encore, de celui qu'avait apesanti sur leurs âmes l'influence de chefs trop vieux, trop sceptiques ou trop las ? Vous le sentez et c'est pourquoi vous avez voulu aller en Afrique. Je n'y peux pas croire. On devrait donc oublier le respect qu'on avait pour ses chefs, comme la fidélité à ses alliés, comme la foi dans son pays, comme l'enseignement reçu des générations précédentes ; celui-ci par exemple qu'une troupe qui est intacte ne se rend pas sans perdre l'honneur ?

Il faudrait alors prêter au gouvernement du maréchal, après la naïveté d'espérer que l'Armée française battue sera sauvée, que la France vaincue gardera son empire, il faudrait lui prêter dis-je l'imbécilité de prétendre régénérer un peuple en reniant ses traditions, de lui rendre une morale en bafouant ce qui l'étaye et un honneur en partant de la honte.

Nous sentions que l'imbécilité intellectuelle où sombrait le peuple français ces dernières années devait le conduire à sa perte et on nous demanderait aujourd'hui une plus grande débilité encore ? Car qui peut prétendre qu'on édifie une régénérescence morale sur le vil, qu'on enseigne la force par l'abandon ?

Le Maréchal Pétain croit-il qu'on a pu admettre sa thèse de la capitulation sans déshonneur ? Ne comprend-il pas qu'on a senti à l'étranger que les mêmes méthodes continuaient avec les mêmes hommes quand il a publié, comme un vulgaire président du conseil des années précédentes, son refus de signer ce qu'il signait déjà ?

² La date exacte n'est pas connue. Un repère cependant : le général Catroux dont il est question dans cette lettre rejoint le général de Gaulle en août 1940

³ Mers-El-Kébir, 3 juillet 1940

Mêmes méthodes des mêmes hommes, je peux le répéter, puisque les généraux Noguès, Mittelhauser, Catroux, après avoir dit qu'ils ne se soumettraient pas, se sont soumis. Mais je rends hommage aux deux derniers s'il est vrai qu'à présent ils réagissent.

J'espère pouvoir vous rendre incessamment le même hommage, mon général, mais si je n'en devais avoir l'occasion, je plaindrais Jacques qui vient de se marier et je vous plaindrais pour les petits-fils que vous allez avoir : enfants qui ne pouvant comme les miens, se vanter du geste des Allemands renversant la statue de leur grand-père, sachant trop bien que celui-là du moins ne se serait pas rendu, vous mépriseront comme me

mépriseraient peut-être mes enfants si je ne leur réservais la preuve, avec la copie de cette lettre, que faute de pouvoir aller combattre, j'ai du moins voulu me compromettre avec ceux qui ont le loisir et l'honneur de le faire aux côtés de celui dont l'homme de la rue, aujourd'hui, ici dans la lointaine Amérique Latine, ajoute le nom à son "Viva Francia" lorsqu'il croise un officier français en tenue.

Je reste encore, mon général, respectueux, comme je l'étais, de votre passé, mais si inquiet, désormais pour votre gloire.

Diego BROSSET

Ci-contre : extrait d'une lettre du Lieutenant général PANCHAUD, chef de la mission militaire française à Bogota suite à l'intention du chef de Bataillon Diego BROSSET de rejoindre le général de Gaulle.

« Il ne vous échappera pas que tout refus d'exécuter les ordres donnés du gouvernement français entraîne pour vous le double crime de rébellion et de désertion à l'étranger ».

Diego Brosset lui répond le 17 octobre 1940 sur le même courrier en lui confirmant sa décision.

Après avoir pris connaissance de ce qui précède, mes vœux bien
me font connaître votre décision par écrit. Et ne vous
échappera pas que tout refus d'exécuter les ordres donnés par
le Gouvernement Français entraîne pour vous le double crime
de rébellion et de désertion à l'étranger.

Le Général Panchaud
Chef de la Mission Militaire Française

Vu et Pris connaissance :
Bogota le 17 Octobre 1940
Le Commandant.

Après avoir pris connaissance du présent document, j'ai
l'honneur de vous confirmer qu'à la date à laquelle j'ose
de faire partie de la Mission Militaire Française je me mets
aux ordres du général de Gaulle et que dorénavant j'agirai
suivant les instructions de cet officier général

Fait à Bogota le 17 octobre 1940
Le capitaine Brosset de l' l' c

Le chef de la 1ère D.F.L.

«Ma Division», vous voulez savoir ce qu'est pour moi ma Division ? Pour moi et les autres ? La 1ère D.F.L ?

Elle est comme une fille, une fille susceptible, bien douée, capricieuse, difficile, et, quand elle veut, charmante. Elle a des excuses à ne pas être comme tout le monde : elle s'est formée en courant le monde.

Née à Narvik, la première en Angleterre, elle a commencé sa carrière par un tour d'Afrique, comme on faisait autrefois, pour s'affirmer, son tour de France.

Elle n'était encore qu'un espoir, un espoir qui s'est affirmé en Erythrée où elle a fait ses premières armes en 1941. Confirmée en Syrie, adolescente au départ en Lybie, elle n'avait pas encore tous ses moyens, matériellement, car la valeur n'attend pas...et moralement, elle s'est prouvée avant que d'être tout à fait adulte, à Bir Hakeim, digne d'être comparée aux meilleures troupes du vieux passé français - d'où un incomparable prestige en arrivant en Afrique du Nord.

Après avoir combattu et vaincu en Tunisie, elle a pris toute sa taille en s'agglomérant des sympathies, des sympathies agissantes.

Tout à fait elle-même, en pleine possession de tous ses moyens, elle est partie pour l'Italie, sûre d'elle-même. Le 11 mai, elle venait d'arriver sur le Garigliano quand s'est déclenchée l'offensive pour Rome. là s'est affirmée sa bonne étoile. C'est une grande Unité qui a de la chance. Elle est un peu flirt et les succès l'ont grisée. Elle flirte avec la mort, un peu trop, c'est ce qui m'attriste parfois : elle y laisse des plumes, mais elle est un être vivant auquel il faut tout pardonner [...].



Les crises d'effectif n'existent pas pour elle.

Elle était surtout noire, elle est devenue blanche. Coloniale à l'effectif de cinq bataillons, elle a dû se séparer de ses fidèles Noirs ayant changé de climat.

Elle a retrouvé la France avec joie ; on lui fait fête, et les Français sont venus nombreux remplacer leurs frères d'Afrique qui repartent chez eux porter notre bonne parole. [...]

Maintenant, il est évident que je suis partial; venez avec moi dans ma Jeep la surprendre vous-même ; nous allons en faire le tour...



Propos recueillis par Maurice Druon le 23 octobre 1944, et radiodiffusés le 21 novembre 1944, le Général Brosset ayant été tué la veille, le 20

Le chef de la 1^{ère} D.F.L. Les années de formation *par François*

Broche

Né à Buenos-Aires le 3 octobre 1898 (huit jours exactement avant Kœnig), le petit Diego découvre la France deux ans plus tard. Comme ses frères, il sera vite mis en pension chez les jésuites, ce qu'il supporte assez mal, physiquement et moralement.



Dès 1914, il n'a qu'une idée : partir, s'engager comme son frère aîné, mais il n'a que seize ans ! Il lui faut attendre d'avoir dix-huit ans pour contracter un engagement pour la durée de la guerre dans les chasseurs à pied. Il reçoit son baptême du feu au fort de la Malmaison en octobre 1917 et y récolte sa première citation pour sa « très belle attitude » au combat.

Promu caporal en février 1918, il ne cesse dès lors de se distinguer d'abord dans la Somme, puis sur les plateaux du Soissonnais, où il sera nommé sergent et à nouveau cité à l'ordre du bataillon.

⁴ Extrait de naissance de Diego Brosset (Col. A. Jacquot-Boileau)



L'armistice le surprend à l'école d'aspirants d'Issoudun. C'est, note-t-il dans les carnets qu'il a commencé à tenir, « *la fin d'une époque intense où quelques-uns, beaucoup même, étaient plus brutes que jamais, mais où d'autres, au contraire, se dépassaient, s'exaltaient ; (...) la fin d'une époque héroïque, qu'on ne regrette pas, qu'on ne peut pas regretter, mais qui n'en reste pas moins, dans le souvenir de ceux qui l'ont vraiment vécue, une époque noble.* »



Aspirant en avril 1919, il participe au défilé de la Victoire le 14 juillet suivant, dans les rangs de son régiment de chasseurs ; deux mois plus tard, il décide de signer à nouveau un engagement dans l'armée pour deux ans et de préparer l'école d'infanterie de Saint-Maixent, permettant aux sous-officiers d'accéder au statut d'officier.

⁵ Au 68^e B.C.A durant la Grande Guerre (Col. Promotion E.M.I Brosset 72-73)

⁶ Ecole d'infanterie de Saint-Maixent, Saint Maixent 1921 (Col. Promotion E.M.I Brosset 72-73)

Il se donne à fond à la fois à l'étude et au sport : il sera champion de France militaire du 800 mètres et du 1500 mètres. En outre, escrimeur de bon niveau, il séjournera également à l'école de gymnastique et d'escrime de Joinville.



Sous-lieutenant, il est d'abord nommé au Soudan en 1922. Deux années durant, il y mène une vie de méhariste, à la fois très active et très axée sur la vie spirituelle. Elle lui inspirera de superbes pages de ses carnets, comme celle-ci, qui atteste que ce garçon d'à peine vingt-quatre ans est animé de très hautes préoccupations :

« Le désert est un cloître, mais un cloître immense, silencieux, quoique clair et ouvert au plein ciel, comme ceux des chartreux les plus sévères. [...] Comme nos studieux aînés, je décompose mon temps entre l'étude et la méditation. Mes modèles sont Psichari et Foucauld, mais l'inspiration qui fournissait à leur réflexion une pâture n'est pas la mienne. Ma méditation, souvent religieuse en son essence, ne l'est pas dans son but et ne le sera pas en ses résultats.

Jamais je ne sens ma raison se diriger vers une croyance ; bien au contraire, le doute s'affirme en moi seule certitude. »

Il ne se limite pas à la seule méditation, nourrie de la lecture de Bergson et de Maritain, il lance ses hommes et leurs chameaux dans de longues courses, partage la vie des habitants du désert, s'initie à leur culture et, de temps à autre, fait le coup de feu contre les partisans. Deux ans plus tard, il se retrouve dans le Sud algérien, à la tête d'un peloton de méharistes, puis, en 1925, séjourne une première fois en Mauritanie : troisième pays, mais c'est le même désert, qui lui inspire une *Etude critique des méthodes méharistes* éprouvées par l'expérience.

C'est, nous dit sa biographe, « **un méhariste heureux** », très bien noté par ses supérieurs, encore qu'on le trouve un peu jeune pour commander un peloton à fort effectif.

De cette époque date cet étonnant portrait dû à l'un de ses camarades, le lieutenant Magré :

« Brosset a 28 ans. A cet âge, il est permis de nourrir de grands espoirs, aussi ne nous étonnerions-nous pas qu'il fût ambitieux, s'il ne professait en même temps un scepticisme pur et un agnosticisme intégral [...].

Dire que Brosset est ambitieux ne suffit pas pour saisir ce caractère vaste et complexe ; il faudrait y ajouter son sens de la diplomatie et de l'affabilité. Quand Brosset est serviable, il l'est sans détours. Ses jugements sur autrui, encore qu'ironiques, ne sont jamais méchants. Il a pénétré tous les secrets de la psychanalyse et, disciple heureux de Marcel Proust, il est particulièrement habile à découvrir et isoler les "multiples petits bonshommes", comme dit ce dernier, qui composent le moi. Mais ne croyez pas que Brosset soit uniquement un homme de pensée ou d'action vaine ; ce serait oublier que le lieutenant Brosset est un soldat. Admirablement doué physiquement, capable de tous les efforts, il possède toutes les vertus guerrières. »



Magré insiste sur sa grande intelligence et sur l'étendue de sa culture :

« Brosset, assure-t-il, est le prototype de la culture vaste et variée, il travaille dix heures par jour, six heures la nuit. Il étudie l'arabe, l'espagnol ; il fait revivre la langue azer [une vieille langue du Sahara occidental qui sera étudiée plus tard par Vincent Monteil et par Théodore Monod] mal en point. Il s'intéresse à l'astronomie et aux procédés topographiques [...] ».

La littérature européenne moderne, les questions sahariennes, islamiques, de la race jaune, n'ont plus que de rares secrets pour lui.

⁷ Commandant du secteur d'Akka (sud Marocain) 1933 -1937. . (Col. Promotion E.M.I Brosset 72-73)

On tremblerait si le lieutenant Brosset n'était doué d'une puissance de travail qui ne connaît pas ses limites, ce qui, par ce côté, l'apparente aux grands hommes. »



Cet ensemble de qualités, auxquelles il ajoute la ténacité, autorise le lieutenant Magré à prédire à son camarade les « plus hauts sommets des honneurs républicains ». Brosset n'a pas trente ans, mais son charisme naturel opère à plein : on l'aime, on l'admire, on l'envie ; on est séduit, et souvent fasciné. Un autre camarade, le lieutenant René Génin – qu'il retrouvera dans la France Libre – lui dédie une ballade, où Diego apparaît « seul, assis au haut bout, car il n'a pas d'égaux ».

En 1927, il achève un roman, qu'il intitule *Il sera beaucoup pardonné*, où il a mis beaucoup de ses rêves et de ses actions, et un court récit, *Emmaüs*, qu'il envoie à François Mauriac. L'appui du grand écrivain ne convainc pas Grasset de publier ces premiers essais mais cette déconvenue ne décourage pas Brosset de continuer à écrire. L'année suivante, il regagne la métropole pour un séjour de deux ans, d'abord à Coulommiers, puis en Espagne où il est envoyé pour effectuer un stage linguistique.

Durant cette période, il se lie avec le sous-lieutenant de zouaves Jean Bruller – qui ne s'appelle pas encore Vercors – immédiatement séduit par son énergie, par sa volonté, par sa vivacité.

En 1929, il regagne la Mauritanie pour un nouveau séjour de deux ans.

Il y écrit un nouveau roman, aussi discrètement autobiographique que le précédent : *Un Homme sans l'Occident*, tout en assurant le commandement d'un groupe nomade opérationnel.



Promu capitaine à 32 ans, nommé à la section « Etudes » au ministère de la Guerre, il épouse en 1931 Jacqueline Mangin, fille du général. La vie de bureau lui laisse le temps de fréquenter l'Ecole des Langues orientales, dont il obtient le diplôme, et d'écrire de nombreux articles pour Le Bulletin du Comité de l'Afrique française et pour L'Illustration ; malheureusement les éditions Plon refusent de publier *Un Homme sans l'Occident*, dont la lecture est jugée «fatigante» en raison de l'abus de mots et expressions en langue berbère. Nommé au Maroc en 1933, il y reste jusqu'en 1937.

En 1935, le roman paraît enfin, sous la signature de Charles Diego, aux éditions du Moghreb, moyennant un léger changement de titre : **Sahara, un homme sans l'Occident** obtient ce qu'on nomme un succès d'estime (*il sera réédité à la Libération, avec une présentation de l'auteur par Vercors*⁸).

Brosset prépare le concours de l'Ecole supérieure de Guerre : il y est reçu en 1937 seizième sur 81.

Il est heureux d'y entrer, mais il sera vite déçu par l'insuffisance intellectuelle des professeurs et le caractère trop étroitement militaire de l'enseignement :

« *Le milieu de l'Ecole de Guerre est un milieu sans âme* », écrira-t-il. Il ne s'y épanouit pas, mais cela ne l'empêche pas d'être breveté officier d'Etat-major juste avant la déclaration de guerre.

Il a 41 ans.

[...]

François Broche

Brosset, le chef charismatique - Conférence « Les généraux de la DFL », [texte intégral](#) de la conférence sur le site [1dfl.fr](#)



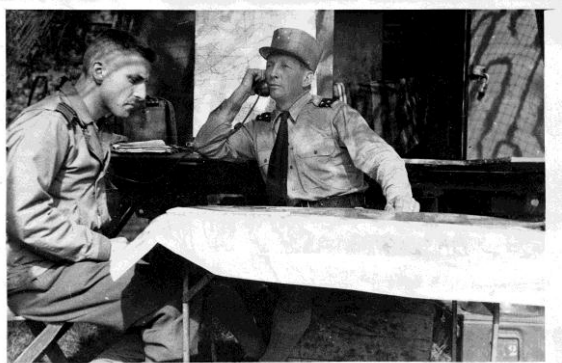
L'ensemble des photographies illustrant cet article est issu du site de la promotion Brosset 1972-1973 de l'Ecole Militaire Interarmes

⁸ Cf. page37

Le chef de la 1ère D.F.L. Le général Brosset,

par le général Saint Hillier

Article paru dans "L'Ancre d'Or" en novembre 1994



A gauche : Bernard Saint Hillier, chef d'Etat-Major du général Brosset

Le 20 novembre 1944, le Général Diego Brosset tombait à la tête de la 1ère Division Française Libre, en pleine victoire, aux portes de l'Alsace.

En annonçant cette nouvelle, la radio française prononçait pour la première fois son nom. La France apprenait à la fois l'existence et la mort d'un de ses plus beaux coloniaux, d'un des plus prestigieux commandants de Division de son Armée, et l'existence d'une grande unité qui, depuis 1940, avait combattu sans interruption.

Mais qui le sait aujourd'hui ?

Les Troupes de Marine, elles, se souviennent.

A chaque anniversaire de cette mort glorieuse, près du Pont de Bir-Hakeim, un détachement de l'Arme - du 1er ou du 2e RIMa - Compagnons de la Libération - présente les armes devant un monument.

Il n'y a là aucun badaud, seulement quelques veuves, des orphelins aux côtés d'anciens de la Division, coloniaux, tirailleurs et légionnaires au coude à coude.

Ils se souviennent de leur chef dans cette journée froide et pluvieuse de novembre face à cette stèle :

« Au Général Diego Brosset mort au Champ d'Honneur, à la 1ère Division Française Libre, à ses 4 000 morts, aux braves et aux fidèles qui répondirent à l'appel du Général de Gaulle de juin 1940 et combattirent 5 ans pour libérer la France dans l'honneur et par la victoire : Afrique Centrale, Erythrée, Syrie, Libye, Bir-Hakeim, Tunisie, Italie, Provence, Vosges, Alsace, Tende ».

Ils se souviennent de leur général, présent au milieu d'eux en plein combat. Ils avaient confiance en lui qui, au plus fort du danger, riait.

« ... J'entraîne ma Division comme une Compagnie, je grimpe sur les chars en marche, j'engueule Pierre et Paul, je dis merde aux obus et ça avance.

« Je ne serai jamais un vrai général.

« Mais ma Division est une vraie Division ! ».

Ils le voient encore, viril et rayonnant, vraie force de la nature, conduisant sa jeep à tombeau ouvert, et le retrouvent dans la description que donne de ce « pur-sang » le Maréchal de Lattre :

« ... Le premier, bâti en athlète, m'arrive comme toujours en chemise et en short anglais... Tous les deux (le second nommé est le Général de Montsabert) bouillonnent de dynamisme et ont hâte de conduire au feu leur Division, comme ils en ont l'habitude, en sous-lieutenants, mais des sous-lieutenants qui connaîtraient à fond le métier de général... ».

Il faudrait un volume pour dire ce qu'était le Général Brosset, une encyclopédie pour dire ce qu'il savait, une bibliothèque pour contenir ce qu'il disait.

Né en Argentine, d'où son prénom, il se trouve adolescent à Dole, au collège des Jésuites, pendant la première guerre.

Comment ? Il continue de s'instruire mais aussi participe aux combats comme officier des Affaires Indigènes dans l'extrême Sud Marocain et acquiert une nouvelle citation. Puis il exerce le commandement militaire et les fonctions d'administrateur civil du territoire d'Akka.

C'est ainsi qu'il apprend l'anglais et prépare le concours de l'Ecole Supérieure de Guerre à laquelle il est admis en 1937. C'est du paradoxe comme toujours.

La deuxième guerre le trouve à l'Etat-Major du Corps d'Armée Colonial. La manière de faire la guerre et le comportement de ses chefs le surprennent. Son comportement surprend également ses chefs. Une de ses lettres antérieures à la défaite nous le montre étudiant la guerre de Pologne et pensant aux combats qui se préparent. Tout l'hiver il ne cesse de tirer le signal d'alarme, il se heurte à un entêtement rogue, un manque inouï d'audace et d'imagination.

Ses chefs sont las de ce Cassandre, le jugent ardent certes, mais impulsif ; il est pour eux un officier d'une activité débordante qui cherche à résoudre par lui-même toutes les questions, « **de là surgissent parfois des difficultés avec ses supérieurs et ses subordonnés** ».

Il se résout à tourner le dos au baroud, et obtient - moitié de gré, moitié par ordre - d'aller enseigner « **aux indigènes colombiens ce dont l'Armée française ne veut pas** ». Brosset s'en va : le voilà professeur de stratégie et de tactique à l'Ecole de Guerre de Bogota.

Il est facile d'imaginer la joie qu'il éprouve à rallier le général de Gaulle le 24 juin 1940⁹ et de quel rire il accueille la condamnation à mort par contumace qui s'ensuit.

⁹ Ou plutôt le 27 juin si l'on se réfère au courrier de Diego Brosset adressé au général de Gaulle

Il rejoint la Grande-Bretagne et devient chef d'Etat-Major du général de Gaulle.

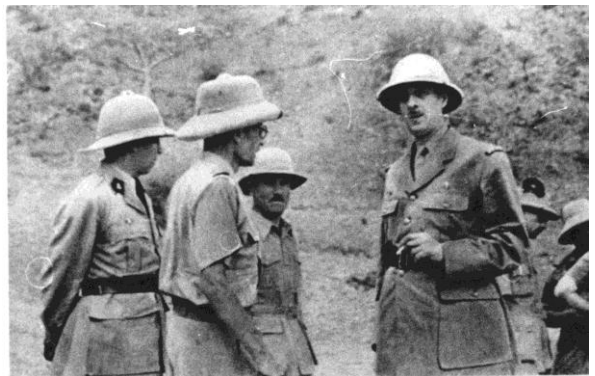
HIVER 1941

BROSSET PARLE A LA RADIO DE LONDRES

[...] Un autre soir, on avait annoncé : « *Le lieutenant Brosset vous parle.* » Brosset ? Le mien était lieutenant-colonel ... C'était lui. Je reconnus sa voix fougueuse et bien timbrée. Il s'adressait à ses camarades d'Afrique, que commandait Weygand. A celui-ci, nous le sûmes plus tard, il avait écrit dès après l'armistice, se réclamant de leur amitié et du souvenir de Mangin, son beau-père, pour l'assurer de son respect ou de son mépris selon l'attitude qu'il prendrait dans la suite de la guerre. Pour toute réponse Weygand l'avait fait juger par contumace, condamner à mort comme de Gaulle, avec confiscation de tous ses biens. Mais à l'époque je ne savais rien de lui depuis sa lettre du Panama et je me demandais sans trop d'inquiétude il est vrai, quel camp il avait choisi ... Je ne fus pas surpris d'apprendre qu'il était à Londres avec les Français libres ; mais rassuré, heureux et fier que, jusqu'à présent, mes grands amis personnels eussent tous opté pour le refus. Je ne les avais donc pas trop mal choisis. [...]

Vercors « *La Bataille du silence* »

Son activité est appréciée, alors, à sa juste valeur par son chef qui prédit le merveilleux commandant de Grande Unité qu'il sera. L'Ethiopie, le Liban, l'Est Syrien sont les étapes rapides qui lui permettent d'arriver enfin au combat.



Devant Cheren, de droite à gauche : le général de Gaulle, Col. Monclar, Lt-col Génin, Lt-col. Brosset

Commandant la 2e Brigade Coloniale, il l'entraîne dans un corps à corps farouche à l'assaut des hauteurs - réputées imprenables - de Takrouna en Tunisie. Il est heureux.

Mais le Général de Larminat, puis le Général Koenig quittent la 1ère DFL. Brosset, qui n'est pas le plus ancien des colonels, en reçoit le commandement.

Ce n'était pas chose facile : la Division composée de Français libres avait déjà un beau palmarès à son actif.

Pour eux, c'est un nouveau qui les commande, auréolé de l'action de Takrouna certes, mais qui en parle ?

Et personne n'en parlera jusqu'au jour de sa mort, puis, le silence retombera.

Les vainqueurs de Narvik, Cub-Cub, Keren, Massaouah, le Levant, Halfaya Pass, Bir Hakeim, El Alamein, se sentent frustrés.



Libye, 1942

De gauche à droite : Col. Brosset, André Thoreau, Victor Mirkin, Révérend Père Hirleman et Jules Murraciale

Eh bien, Brosset va les prendre en main à son habitude. Il se constitue un Etat-Major, réarme la Division et l'entraîne au combat dans les exercices en vraie grandeur qui durent une semaine. Il impose une discipline rigoureuse. Il mène sa vie comme sa voiture, à 100 à l'heure. Il dort peu, à 4 h. il est debout, sortant de son camion PC sans faire de bruit pour ne pas réveiller son aide de camp. Un peu plus tard il fera sa culture physique, galopera à cheval. Il parle, ordonne, écrit, enseigne.



10

¹⁰ Libye 1943. Commandant de la 2ème Brigade Française. (Col. Promotion E.M.I Brosset 72-73)

Il accorde tout juste vingt minutes de tranquillité à son Etat-Major pour faire une sieste qu'il pratique n'importe où - à l'occasion, allongé en slip sur la pierre tombale d'un cimetière malodorant bouleversé par les obus.

Pour son anniversaire, il saute à pieds joints sur une table devant son Etat-Major rassemblé pour cette démonstration :

« **Et j'ai 45 ans** ».



11

S'il va à Alger « **où en vingt-quatre heures on apprend plus l'intrigue qu'en deux ans de bivouac** » c'est pour obtenir l'envoi de sa Division au combat.



Ses impressions, ses sentiments, ses décisions font l'objet de longues conversations avec son chef d'Etat-Major¹² à qui il raconte tout.

C'est sa manière particulière de travailler, il parle, met en parlant de l'ordre dans ses idées, puis va rédiger ses notes ou ses ordres.

¹¹ « Le général Brosset, en Tunisie, entouré d'officiers de l'armée d'Afrique, celle qui n'avait pas bougé depuis 1940 ». (Col. Henri Pesenti /- Blog A. Jacquot-Boileau)

¹² Bernard Saint Hillier

La discipline intellectuelle est facile pour ceux qui lui obéissent, ils connaissent tout de lui.

Le Corps Expéditionnaire Français dont les exploits sont déjà connus, accueille fort bien la D.F.L. en Italie.

Le combat commence aussitôt, le général y donne toute sa mesure. « **Toujours en tête des unités engagées comme il sied** », - écrira le Général Juin - Brosset fonce ; la ligne « Gustav » cède aux assauts ; des villages âprement défendus sont enlevés, la ligne Hitler est percée le 18 mai 1944 aux Monts Calvo, Santa-Maria et Morone, les faubourgs de Pontecorvo pris.

L'ennemi bousculé à Montefiascone et Bolsena ; Radicofani enlevé de haute lutte ; la Toscane est ouverte (1).



Bernard Saint Hillier à gauche, le général de Gaulle au centre et Diego Brosset à droite du général

On le voit partout, en première ligne, toujours avec les unités de tête qu'il lance dans la bagarre, toujours en liaison par radio avec son chef d'E.M., modifiant les emplacements et les ordres en fonction du terrain, redressant les situations. Il sait communiquer son enthousiasme à ses troupes, qui connaissent ses réparties tantôt brutales, tantôt pleines de fantaisie et de familiarité.

Mais le compte rendu de ses exploits est concis, autant qu'un communiqué.

Le journal de marche de la Division sec, sans sève, comme un horaire des chemins de fer : tant pis pour les historiographes.

« **Je fais la guerre, c'est l'important, de toutes façons on la rebâtera après coup** » répond-il à ceux qui s'en soucient.

Et l'appui donné aux Canadiens voisins, l'assistance apportée à la division voisine pour atteindre son objectif, la récupération de l'armement lourd d'un bataillon d'une autre division, jamais il ne faut en parler. C'est l'ordre.

Ce qu'il aime, c'est après avoir entendu de près les obus, les balles et les mortiers, revenir à sa roulotte où l'attendent des fleurs. Il racontera sa journée, le merveilleux de l'action, la beauté de San Andréa, la laideur de Torre-Alfina.

Pour chaque officier tombé il a un mot. Ceux du 22e BMNA, ceux du BM... « **Magny, un chef irremplaçable... La journée a été dure, le « Pacha » est parmi nos morts... Fougerat du BM 4 y est resté... Encore trois, tous mariés... Un coup dur du sort, le Colonel Laurent-Champrosay... Ainsi va la guerre !** » Chaque jour avec sa joie, chaque jour avec sa peine.

Les ordres rédigés d'un trait, il récite à haute voix les plus beaux vers de la langue française ou déclame du Shakespeare : c'est la détente après le combat, un verre de whisky à la main.

Demain il repartira...

En août, le Général prépare ses hommes au débarquement en Provence. Les éléments de combat de la Division moins un bataillon, seront de la fête.

Le Général de Gaulle est venu voir ses fidèles du début et remettre la Croix d'officier de la Légion d'honneur au Général Brosset : l'épopée de la reconquête continue.



Diego Brosset décoré par le général de Gaulle en Italie

Toute la division est en émoi, pour ceux qui partent c'est le retour après quatre ans, pour ceux qui doivent attendre, ils hurlent à l'injustice : ils veulent avoir le pas sur les formations venues d'A.F.N. arguant de leur antériorité au combat. Il leur crie : « **Vous êtes des intolérants et des Trotskystes** ».

Mais lui, qui revient d'une conférence du Général de Lattre, le 12 août, lui, Brosset, est à la fois curieux et anxieux. Il en est bougon et ce n'est pas son habitude.

Pour sa Division, il n'y a guère de manœuvre possible, c'est l'assaut de front sur les plus dures défenses de la côte sud, dans une direction où les réserves ennemies peuvent le plus facilement intervenir.

Hyères, Toulon, notre objectif, ce sont de durs morceaux.

Il a en conséquence bien étudié, bien préparé son affaire.

« Je veux bien penser à la manœuvre, mais je m'attache d'abord aux possibilités de la réaliser. C'est évidemment d'un petit esprit, mais si mon verre est petit, je bois dans mon verre.

L'essentiel dans un débarquement n'est pas le travail du 3e Bureau mais celui du 4e ».

Le 16 août il prend pied à Cavalaire et salue la plage d'un « **bonjour** ».

Apparemment il n'a qu'une faible émotion, il bouscule même un officier qui à ses côtés prétend s'agenouiller « **assez, pas de comédie !** ».

Certes il s'était bien promis de ne pas engager trop vite ses hommes, de tâter le terrain, mais à peine débarqué, il se porte près du Gapeau, au point extrême atteint pas les Américains qui piétinent. Il juge la situation, voit une occasion, il appelle son monde, le jette en avant, pousse les uns, tire les autres, reconnaît tout seul des itinéraires, insulte les lambins, fait bombarder un fort, tirer sur une hauteur, pousse des chars à l'aide des éléments débarqués de la 9e D.I.C.

En liaison avec celle-ci, trois jours de durs combats sont menés contre les bétons et les villages fortifiés, dans les forêts de pins qui brûlent, et viennent à bout de la ceinture de défenses orientales de Toulon (2).

Le 23 l'ennemi cède, enfoncé à coups d'artillerie. « **Je suis entré le 23 à Toulon, vers 23 h. presque le premier, il s'y trouvait depuis peu deux chars de chez moi. Arrivé dans le quartier de Saint-Martin-du-Gard, j'ai été entouré de bras de femmes et de mains d'hommes...**

Cette reconnaissance en avant, un peu inattendue de la part d'un Commandant de Division, n'était pas sans raison, encore qu'elle soit peut-être un peu facilitée par mon tempérament ».

Ah ! On entendra parler à la popote de baisers de jolies femmes, de soleil et de fleurs... mais quand il sera seul dans sa roulotte, nous savons qu'il pensera à la dureté du combat... 850 hommes dont 14 officiers ont été tués.

La Division s'arrête, la 9e D.I.C. poursuit l'attaque et entre à Toulon (3).

Il en est heureux pour la Coloniale, un peu surpris cependant de ne pas avoir été invité à la revue qui marque la prise de possession de la ville.

Été 1944

BROSSET EN FRANCE

[...] Les événements se précipitaient. Les alliés ont débarqué à Hyères et Brosset, sur sa jeep, est entré à Toulon le premier pour entraîner des forces hésitantes. Maintenant il remonte le Rhône et ne verra jamais les Allemands, dira-t-il, que de dos [...]

Vercors « *La Bataille du silence* »

C'est ensuite la remontée du Rhône et son coup d'audace qui lui permet d'occuper Lyon, berceau de sa famille.

Général de division, gouverneur de Lyon, il y remet de l'ordre, fait cesser les coups de feu, prépare l'inévitable revue, assiste à la messe d'action de grâces à Fourvière, préside la cérémonie au fort de la Duchesse en mémoire des fusillés.



13

Après les contacts avec les pouvoirs civils, il s'oblige à recevoir

« **les personnalités de luxe qui traînent autour des gens en place** ».

Il vit dans son camion PC, sa roulotte, qu'il a placée dans la cour de l'Hôtel de Ville.

En jeep, suivi du CMC, il a monté les escaliers d'honneur.



Mais cela le lasse vite, il reprend la route vers le combat. Ce sera la dernière étape de sa vie.



Comme par le passé, ces quelques mois vont être bien remplis. Une certaine déception se manifeste dans ses propos, il assiste à des querelles de personnes, son amour du vrai lui fait juger sévèrement quelques chefs, il se préoccupe de la situation dans laquelle se trouve la France libérée.

Les visites fréquentes de personnalités lui donnent l'occasion d'exprimer ses idées sur l'avenir de l'Armée.



10 Septembre 1944. Avec le général Catroux

Il est souhaitable que son journal intime porte des traces de ces préoccupations et donne quelques détails - sur la bataille d'Autun par exemple - qui serviront à l'histoire. En attendant, cela donne Lieu au P.C. à de longs monologues.

Mais toujours le refus, quoiqu'on l'y incite, d'écrire son histoire, il ne sera pas son hagiographe. Ses moments de détente : des causeries avec Malraux dont il subit le charme et avec qui il s'accorde sur le fond des idées.

¹³ Les 3 premiers clichés de cette page sont pris durant la Libération de Lyon

Et puis, Eve Curie «*intelligente et modeste*» qu'il a arrachée à l'entourage de de Lattre.

Les F.F.I., les volontaires ont remplacé les noirs fidèles qui comptaient pour une bonne part dans les rangs de la Division.

Brosset ne doute pas de leur vaillance, en revanche il s'inquiète de la cohésion de ses unités ainsi reconstituées.

Par sport et par goût, il se montre à ses hommes, en képi, en short comme toujours, conduisant lui-même sa jeep découverte dont la sirène mugit. Il chante, au matin, dans le froid glacial des Vosges, heureux de ses 46 ans tout neufs. Pour aller plus vite d'une brigade à l'autre il emprunte le no man's land.



19 novembre 1944, jour de la libération de Champagny et veille de sa mort - Photo Georges Péroz

Le 20 novembre 1944, la Division est engagée depuis 60 jours. Après avoir flanqué et aidé les offensives du 2e C.A., elle participe à l'offensive du 1er C.A.

Tantôt exagérément étirée, tantôt resserrée pour enfoncer un coin dans l'ennemi, elle a été sans cesse au feu.

Le général se dépense, roulant dans la neige, se multipliant pour pallier la fatigue qu'il sent chez ses hommes.

La Division au contact sur 22 km n'a pu enlever Ronchamp. Le combat s'enlise, le général relance son régiment de reconnaissance, il a emmené son chef d'Etat-Major en avant « *pour le détendre* ».

Un éclat de mortier les touche tous les deux, râpant le cuir chevelu de l'un et s'enfonçant sous la clavicule gauche de l'autre à 3 ou 4 cm de profondeur : sa première blessure.

Le sort avertissait ainsi le général qu'il n'était pas invulnérable comme il le croyait.

Il n'en a cure, Ronchamp, la Chevestraye, Champagny, Plancher Bas, Plancher Haut sont enlevés. Brosset excité, impatient, pousse ses groupements en avant, les entraîne. La neige, les mines, des obstacles barrent la route. Il fallut s'arrêter, un bon ange semblait vouloir le freiner.

Mais Brosset voulait aller plus vite, toujours plus vite. Jamais il n'avait paru aussi fougueux, aussi impatient.

Il s'écria plusieurs fois « *la vie est magnifique...* ».

« *Voilà qui est merveilleux, en ce moment nous sommes dans la guerre et dans la boue, et ce soir je serai dans ma roulotte avec mes beaux chrysanthèmes... c'est merveilleux!* »

Ce furent ses derniers mots...

Sur le pont du Rahin, miné par l'ennemi, le général freine brusquement pour éviter les sapeurs au travail. La voiture dérape, hésite, culbute dans la rivière... On ne retrouvera son corps que deux jours plus tard.

La Division poursuit sa poussée victorieuse, le Ballon d'Alsace, Thann, marquent sur le terrain la limite de sa victoire. Le dispositif ennemi est percé mais le succès ne sera pas exploité.

Le général est mort avec 300 des siens dans cette victoire. [...]

Par la suite, fidèle à l'exemple que lui donna son général, la 1ère DFL brisera sur l'Ill en janvier 1945, les assauts allemands, méritant ce message de Leclerc « **Bravo ! En somme la 1ère DFL aura probablement sauvé Strasbourg après que la 2ème DB l'a prise** ».

Elle participe à la prise de Colmar, dans la dure mission de protection du flanc gauche de l'attaque américaine.

Elle a perdu 5.356 hommes en moins de six mois. Mais c'est sur les terres reconquises de Tende et de Brigue que nos coloniaux devaient finir la guerre après que la 1ère DFL eut enlevé d'assaut les monts et les ouvrages bétonnés qui l'en séparaient, ajoutant le sacrifice d'un millier d'hommes tués ou blessés à ceux qu'elle a déjà consentis.

La 1ère Division Française Libre est, pour la quatrième fois, citée à l'Ordre de l'Armée.

Gloire aux Coloniaux qui représentaient les deux tiers de ses effectifs.

Gloire au Général Brosset, mort pour la France à 46 ans, commandeur de la Légion d'honneur, Compagnon de la Libération (4), douze fois cité.

Général SAINT HILLIER

Notes

(1) Le cadre de cette étude ne permet pas d'évoquer les faits d'arme des autres Divisions engagées.

(2) Idem.

(3) Où l'ennemi résistera encore pendant plusieurs jours.

(4) Un tiers des Compagnons de la Libération appartient à la 1^{ère} D.F.L

- Compagnon de la Libération - décret du 20 novembre 1944
- Croix de Guerre 1914-18 (4 citations)
- Croix de Guerre 1939-45 (4 citations)
- Croix de Guerre des TOE (5 citations)
- Médaille Coloniale avec agrafes "AOF", "Sahara", "Maroc"
- Croix du Combattant Volontaire
- Legion of Merit (US)
- Chevalier de l'Etoile Noire (Bénin)
- Officier du Ouissam Alaouite (Maroc)

Biographie de Diego Brosset, Compagnon de la Libération sur le site de l' [Ordre de la Libération](#)



**Sépulture de Diego Brosset
Nécropole nationale de Rougemont (25)**

(Cliché A. Jacquot-Boileau)

Le chef de la 1ère D.F.L. Sur le terrain *avec Roger Barberot*



Roger Barberot (à gauche) et Michel-Maurice Bokanowski

Le démarrage des chars a lieu à 7 heures du matin (les moteurs chauffent depuis 6 heures) dans une aube froide et brumeuse. Les ambulancières sont debout devant leurs véhicules soigneusement alignés et nous saluent au passage d'un au revoir timide.

Notre belle attaque débouche dans le vide. Nous n'avons à nous battre que contre un terrain difficile où les chars s'enfoncent jusqu'au ventre. A midi nous sommes à Champagny. Les Allemands ont évacué le village. Les habitants qui ont été bombardés pendant deux mois ne comprennent pas que nous ayons tant attendu. L'atmosphère n'est pas très chaleureuse.

L'avance reprend le lendemain. Un peloton de char tête la route. Mais à peine a-t-il montré le nez qu'il est salué par des coups de 88 qui prennent la route sous leur tir dès la sortie de Champagny.

J'envoie un autre peloton qui va essayer de passer par les collines et d'avancer parallèlement à la route.

L'avance se révèle très difficile.

Les arbres forment un taillis épais. Le sol est spongieux, les chars s'enlisent, et progressent moins vite qu'un homme à pied. En avançant ils repoussent devant eux un ennemi invisible et insaisissable qui se révèle par des rafales intermittentes de mitraillettes.

Un char qui franchissait un petit pont l'a fait crouler sous lui. Il reste ridiculement coincé entre deux piles du pont, ses chenilles dans le vide. C'est ce moment que choisit Pierre Dac pour surgir en reporter. Il se fait gentiment mettre en boîte par le conducteur, Le Bras, qui a la langue aussi bien pendue que la sienne. Mais il part avec une photo qu'il fera paraître le lendemain avec la légende : le général et son chef d'état-major examinent la situation. C'est Pierre Dac et moi.

Dans notre avance, nous tombons sur une maison forestière que les Allemands ont dû abandonner précipitamment car ils ont laissé sur place des assiettes de pommes de terre, une boîte de beurre entamée et les couverts d'aluminium.

Il y avait donc là un poste qui vient de se replier.

Nous sommes trop accaparés par les problèmes techniques : sortir le char qui est coincé entre les deux piles du pont, rassembler les autres, pour nous rendre compte de ce qui se passe ailleurs.

C'est alors que Brosset arrive.

« Il faut reprendre la route. L'ennemi décroche. On perd son temps. Dépêchez-vous. »

La route est en effet libre. Les canons qui la prenaient ce matin en enfilade ne tirent plus. Je laisse l'aspirant Faure se dépatouiller dans les bois et je bondis à Champagny d'où je lance sur la route le peloton de chars de Lucas avec quelques destroyers et quelques éléments d'Infanterie et du Génie.

Brosset est à côté de moi. Il trépigne d'impatience et trouve que tout va trop lentement à son gré.

Il a avec lui Jean-Pierre Aumont, son officier d'ordonnance, et son chauffeur qui ne le quitte pas d'une semelle, Picot.

Si Jean-Pierre a cru que c'était de tout repos de partager l'aventure de Diego il s'est trompé. Quand Diego ne l'emmène pas avec lui aux avant-postes, il l'envoie en estafette. Devant Hyères, au cours d'une liaison, il a reçu une rafale de mitrailleuse dans sa jeep. Celle-ci s'est retournée. Jean-Pierre a pu heureusement se planquer dans un fossé. Mais il se trouvait sous le tir des mitrailleuses et il a fallu envoyer une voiture blindée du régiment pour le tirer d'affaire. Un peu plus tard, devant Toulon, il a pris une balle dans le bras.

Il est en ce moment avec Diego qui piaffe d'impatience en attendant que le Génie démine un pont qui se trouve sur notre route. Le travail est vite fait. Les chars passent et atteignent le village de Plancher-Bas.

Ils rencontrent à la sortie un autre pont que les Allemands ont fait sauter.

En cherchant un passage à gué, nous découvrons à peu de distance une passerelle de fer intacte qui doit pouvoir supporter les blindés. Nous poussons des hurlements de joie.

L'ennemi a dû certainement compter que nous mettrions plusieurs heures à réparer le pont et qu'il a donc du temps devant lui pour s'organiser. Il s'agit de le surprendre. Nous partons dans une poursuite folle.

Quinze chars foncent sur le prochain village, Auxelles-Bas. Pour ne pas nous retarder, nous avons fait monter Génie et Infanterie sur les chars.

La colonne n'a pas rencontré âme qui vive jusqu'au moment où elle arrive sur Auxelles-Bas. La route qui court à travers les bois décrit à cet endroit une large courbe.

C'est à ce moment que, sur notre gauche, des tirs de mitrailleuses se déclenchent.

J'ai planqué ma jeep derrière le second char. Infanterie et Génie ont sauté à terre et se sont mis à l'abri derrière les chars ou dans les fossés.

La forêt n'est pas très dense. Il a légèrement neigé et le sol est parsemé de plaques de neige. Pendant quelques minutes les chars tirent à l'aveuglette dans la direction d'où sont parties les rafales. Leurs mitrailleuses balayaient le paysage blanc et noir.

Je n'ai pas encore vu d'où partaient les coups, que plusieurs silhouettes blanches se dressent, les mains en l'air. Habillés d'une cagoule blanche, les hommes se fondaient dans le paysage. Nos mitrailleuses ont blessé ou tué trois des leurs. Ce sont des hommes jeunes, bien équipés et bien habillés.

Ils ne sont qu'un petit groupe. Ils semblent seuls. Mais le détachement repart néanmoins avec prudence et arrive aux premières maisons.

C'est alors que les chars découvrent une agitation de fourmilière éventrée. Des soldats allemands courent dans toutes les directions. Du coup, les chars foncent dans la rue principale pendant que le soutien porté bondit de maison en maison. Les Allemands essayent de s'enfuir par les jardins et par les champs, suivis par les traces de nos mitrailleuses. En une demi-heure, 50 des leurs sont prisonniers, 10 tués.

Les troupes allemandes qui occupaient le village ont été manifestement surprises et croyaient avoir quelques heures devant elles pour organiser leur défense.

La passerelle de fer a faussé ce calcul.

Mais nous sommes trop peu pour poursuivre les fuyards et exploiter à fond ce succès. La plus grande partie de nos adversaires nous glisse entre les doigts.

C'est une troupe qui a été surprise, mais qui n'est pas en déroute.

Dans l'excitation générale du rassemblement des prisonniers, personne ne s'est rendu compte qu'un grand diable qui s'avancait les bras levés tenait des grenades dégoupillées dans ses mains. Arrivé près de nous il lâche ses grenades. Il est blessé mortellement mais blesse aussi trois des nôtres.

Au moment où nous sommes entrés dans le village, des paysans sont sortis, les mains levées. Ils n'arrivent pas à croire que nous sommes Français. Une vieille femme terrifiée, entourée d'Allemands prisonniers, continue à crier « *kamarad* » bien que nous essayions de lui faire comprendre qui nous sommes. Mais nous n'avons rien de Français dans notre équipement et elle croit à une ruse de notre part. Elle continue obstinément à répéter « *kamarad* » et à garder les mains en l'air.

J'ai aussitôt fait envoyer un message à la division pour dire que nous sommes à Auxelles-Bas et pour demander des renforts, de l'essence et des munitions.

J'ai fait bloquer l'entrée du village par deux chars pour arrêter Brosset quand il arrivera.

« Sinon il va encore dire que c'est lui qui a pris le village. »

« Avertissez-moi tout de suite quand il arrivera. »

Nous n'étions pas là depuis un quart d'heure que Brosset arrive en effet en trombe avec deux autres jeeps.

« Diego est là. »

J'arrive aussitôt. Sa voiture est bloquée par les deux chars que j'ai fait placer en travers de la route. Je lui dis en riant.

« Mon général, vous pouvez venir. Le village est pris. Il n'y a plus de danger. C'est la place d'un général. »

Brosset rigole. Il est évidemment ravi. Il l'est encore plus de pouvoir afficher ce succès devant les officiers qui l'accompagnent et qui n'appartiennent pas tous à la division.

Il n'y a pas longtemps que nous sommes là car les habitants sont encore groupés, les mains en l'air et ne se hasardent pas encore à reconnaître que nous sommes Français.

Ce n'est que quand ils voient Brosset qui porte un képi de campagne qu'ils baissent les bras et fondent de joie. Ils embrassent Diego. C'est à qui sortira de ses réserves des bouteilles de framboise ou de prunelle.

Diego boit. Je bois. Tout le monde boit au succès.

Diego a déjà donné l'ordre à l'infanterie et au ravitaillement d'arriver.

Il descend triomphant et heureux la grande rue et entre dans une boutique pour pouvoir étaler ses cartes.

Il exulte de joie de vivre. Il gonfle sa poitrine et s'adressant à moi :

« Quarante-deux ans. Général. Et je suis en bonne forme, non? »

Je fais la moue.

« Je ne sais pas, mon général, si vous êtes aussi solide que cela. »

« Essaye. »

Il se met en position de boxeur.

Je lui envoie un crochet au menton. Il riposte. Nous continuons en riant à nous battre pendant quelques minutes devant les officiers qui l'accompagnent et qui restent médusés.

Il y a parmi eux un grand oiseau, René Gillet,

lieutenant aux 8^e Chasseurs, qui arbore une somptueuse houppelande de fourrure.

En attendant que les renforts arrivent, Diego piaffe. Il me prend par le bras et monologue en arpentant la route :

« Il y a deux types bien à la division : moi et toi. »

« Euh, lui dis-je, je n'ai que trois galons. »

« Et moi, je n'ai que deux étoiles. »



Général Diégo BROSSET (1898-1944)

Il continue :

« Après la guerre, on n'aura pas besoin de nous. Mais un peu plus tard on aura encore besoin de nous. »

Il s'interrompt :

**« Qu'est-ce qu'on attend pour avancer?
« Quelques chars sont déjà partis sur la route de Giromagny.
« Allons-y, je te suis. »**

Diego a déjà bondi dans sa jeep. Nous sommes tous gais, heureux, joyeux. Il est très excité. Il conduit comme à son habitude à toute allure. Il rate un tournant et culbute dans le fossé.

Personne n'est blessé. La jeep a simplement versé sur le côté. Diego tempête et injurie tout le monde.

Pendant qu'il se dégage, je prends des photos en ajoutant quelques commentaires.

« Une photo du général qui sait si bien conduire. »

Tout en se sortant de la voiture (il est du côté où la jeep a versé) Diego continue à crier :

**« Con. Espèce de con. Tu ferais mieux de faire venir un char pour me tirer de là.
« C'est déjà fait. »**

En effet, nous sommes à côté de deux chars légers et j'ai fait signe à l'un d'eux qui commence à reculer pendant que l'aide-chauffeur sort un câble pour tirer la jeep du fossé.

Quand celle-ci est remise sur ses roues, Picot s'aperçoit que la direction est cassée.

**« Passe-moi ta jeep, dit Diego.
« Non, j'en ai besoin pour l'opération.**

Je vais vous donner une jeep du 8e Chasseurs. »

Diego prend la place du chauffeur. J.-P. Aumont embarque derrière et Diego disparaît en riant et en criant.

En cours de route, il trouve que la jeep ne marche pas comme il faut et l'échange avec une jeep de la circulation routière de la division.

C'est avec cette jeep, qu'il ne connaît pas mais qu'il conduit comme d'habitude à toute vitesse qu'il manque un pont métallique que le Génie vient de poser pour remplacer un pont détruit.

La jeep bascule dans la rivière.



Diego meurt tué sans doute par le choc de la voiture qui s'est renversée sur lui car à cet endroit la rivière est très peu profonde¹⁴ et au surplus Diego est un athlète et un excellent nageur.

Jean-Pierre Aumont s'est sorti de l'accident et sera récupéré évanoui et à moitié noyé.

Ainsi disparaît le flamboyant Diego Brosset, cet homme débordant de vitalité et de joie de vivre.

Extrait du livre de Roger Barberot « A Bras le cœur » ; Editions Laffont, 1972

¹⁴ En fait, le Rahin en crue s'était transformé en torrent

Le chef de la 1^{ère} D.F.L. Hommage au général Brosset de la liaison alliée

Le général commandant

L'influence personnelle du Général Brosset sur les opérations de la Division fut inestimable. Il eut, sous ses ordres, un Bataillon américain de chars, un Bataillon américain chimique, un Régiment de tank-destroyers et un Régiment de reconnaissance en provenance d'une autre Division.

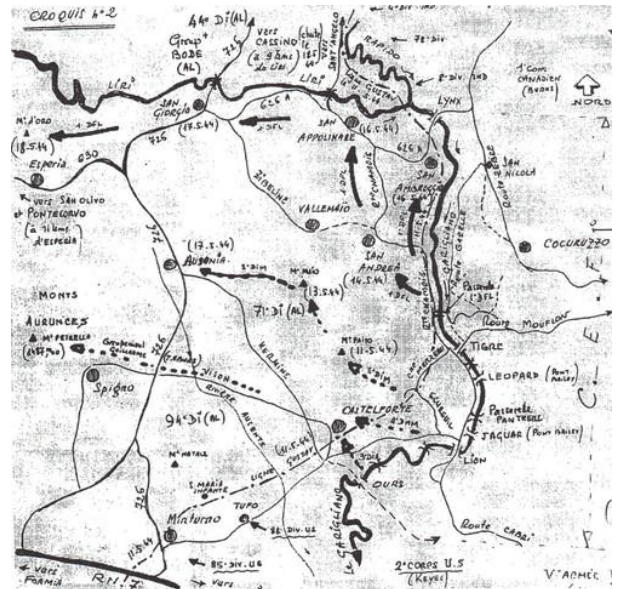
Malgré les difficultés évidentes que comportent un commandement aussi varié et compliqué, le général domina complètement chaque situation qui se présenta pendant la bataille.

Etant linguiste, extrêmement bien versé dans la technologie militaire des armées autres que la sienne, il pouvait faire part de son appréciation et donner ses ordres aux officiers en parlant anglais aussi facilement qu'à ses propres compatriotes et Etat-Major. Son exposé avant l'attaque était superbe.

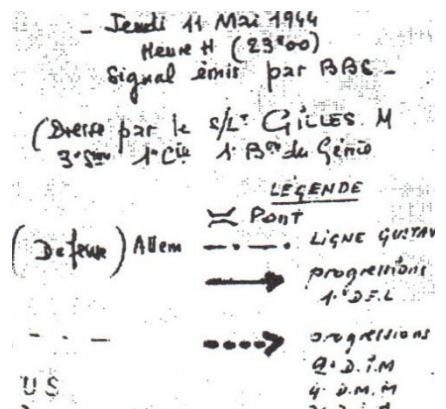
Pendant l'attaque, il était continuellement sur la scène des opérations, discutant de chaque situation en anglais ou en français avec les commandants concernés.

La résistance de l'ennemi au pont de Garigliano était très dense le 12 mai 1944 et la Division n'avait pas avancé de beaucoup ce jour-là. Le général, cependant, a organisé personnellement le regroupement de ses forces mixtes et a réussi le lendemain à force d'audace et d'élan à nettoyer la boucle du Garigliano dans un déploiement en éventail et un mouvement composé d'infanterie et de véhicules blindés.

De ce fait, les villes de S. Andréa, S. Appolinaire et S. Ambroggio ont été prises dans un mouvement "d'enveloppement" d'une imagination considérable.



15



La 1^{ère} DFL a ensuite continué à avancer à grande vitesse dans la vallée du Liri bien que cela ne fut pas prévu au début. Ce mouvement était nécessaire en raison de la situation de l'aile droite de la 2^{ème} DIM et, pendant cette avance rapide, le Général Brosset était "à l'avant" dirigeant personnellement la capture des différents objectifs et donnant l'exemple de sa vigueur et de sa force.

15 Croquis de Maurice Gilles – 1^{er} Bat. Du Génie

La vitesse de l'avance peut être calculée à partir du fait que la 1^{ère} DFL a occupé la portion au sud-ouest de Pontecorvo trois jours avant l'arrivée de la Division canadienne sur son aile droite.

Pendant cette période, le général a accompli plusieurs actes de courage personnel tel que déminant une portion de route afin que sa jeep puisse passer. Malgré le fait d'être aussi loin à l'avant, cependant, il revenait chaque jour régulièrement à son PC et établissait ses plans avec son Etat-Major.

Il suffit de dire que son intervention personnelle et sa manière vigoureuse de commander avaient une influence énorme sur ses hommes et une grande partie du succès de sa Division lui revient.



Un point supplémentaire d'intérêt mérite d'être souligné. Au fil des mois, le Général Brosset a réussi à mettre en place un Etat-Major très jeune et très compétent, qui ressemble beaucoup à son propre caractère.

Pratiquement chaque officier d'Etat-Major parle ou comprend très bien l'anglais, ce qui facilita énormément la question difficile de liaison qui domine toujours une opération militaire alliée.

Le général lui-même est très jeune (45 ans) ; l'Etat-Major est composé et ses unités commandées par des hommes dont l'âge moyen est aux alentours de 33 ans.

Il est donc à même de garantir l'exécution "enthousiaste" de ses ordres très rigoureux.

Au cours des différentes opérations dans lesquelles la 1^{ère} DFL a été impliquée à plusieurs titres, le nombre de prisonniers pris au cours des batailles est à l'heure actuelle de 30 000.

Un nombre supplémentaire de 40 000 devrait être ajouté pour tenir compte des prisonniers capturés à la fin des différentes campagnes faisant ainsi un total de 70 000.

Le succès de la Division pendant la campagne d'Italie, à partir du 11 mai, est dû à deux faits importants.

Premièrement, la Division, sur une période de trois ans, a été obligée de se familiariser à plusieurs types d'équipements et de matériel et à la réorganisation pour se conformer aux formations alliées dans lesquelles elle a servi. Deuxièmement, en la personne du Général Brosset, son commandant, la Division a un meneur d'hommes dont la vigueur et l'audace sont tout à fait conformes à la tradition de ces Français qui ont refusé de se laisser abattre et qui ont décidé de donner tout ce qu'ils ont pour faire revivre l'esprit combattant français.

Extrait du Rapport au Général Patch de la liaison alliée auprès de la 1^{ère} D.F.L



Le général CLARK décore Diego Brosset en Italie

Diego Brosset, *l'écrivain, le témoin*



Un Homme sans l'Occident

Par Jacques Chaban Delmas

Il n'avait pas voulu de l'épaulette en temps de guerre, voilà qu'il va la porter en temps de paix. Mais où? L'occupation en Allemagne ne semble pas le tenter davantage qu'un séjour plus ou moins long dans une ville française de garnison. Il a grand besoin d'espace, d'aventure, et parmi toutes les possibilités qu'offre à cet égard ce qu'on appelle alors « *l'Empire* », il choisit le Sahara.

Entre cet athlète blond, aux yeux noirs, épris d'exploits sportifs, de jeux, de bals, d'échanges avec ses amis, de sorties, bref, qui est tout le contraire d'un taciturne, et l'immensité silencieuse des territoires sahariens où ne comptent ni le temps ni les distances, se révélera un accord profond.

La solitude rigoureuse, éprouvante que l'on peint comme étant le lot des officiers partis pour le désert, ne lui pèse pas. Elle l'exalte, le grandit. Il subit l'appel, la fascination des sables sans fin qu'ont subie Psi-chari, Charles de Foucauld, certains personnages de Saint-Exupéry, de Kessel, de Peyré, de Pierre Benoît et de Montherlant.

Le Sahara est alors synonyme de pureté et de dépouillement. Les postes y sont peu nombreux. Les plus belles oasis ne sont pas encore ouvertes aux touristes.

Ni les puits de pétrole, ni la cohue motorisée du « Paris-Dakar » ne font de taches dans un paysage aux limites de l'irréel.

Mais Brosset n'est pas de ces hommes qui vont au désert pour oublier leur passé, s'abîmer dans la contemplation ou rechercher des traces de l'Atlantide. Cet espace mystique abrite aussi des populations, si clairsemées soient-elles. Ce sont ces hommes et ces femmes mal connus, qui passent pour être d'un accès difficile, que le jeune officier veut rencontrer, comprendre, protéger. Dans les années 1920 et 1930, faire régner l'ordre et la paix dans ces régions est encore une tâche inachevée et dangereuse. Il y a des dissidents à réduire, et ce sont des combattants avec qui il faut compter, des tribus qu'il faut soutenir contre les rezzous de pillards, fort nombreux, des vendettas en chaîne auxquelles des militaires nécessairement doublés de diplomates doivent s'efforcer de mettre fin, cela sans préjudice du rôle d'administrateur qu'ils doivent également jouer. La multiplicité des aspects que comporte sa mission n'est pas pour altérer l'enthousiasme de Diego Brosset. Le précepte de Gide : « *Assumer le plus possible d'humanité* », lui paraît convenir à ce qu'il ressent, à ce qu'il souhaite, à ce qu'il veut faire.

L'observateur et le chercheur de vérités vont de concert en lui avec le pacificateur qui ne ménage pas sa peine pour apporter dans son secteur justice et sécurité. Ce qui le séduit chez les nomades qu'il protège ou qu'il poursuit, selon les circonstances, c'est qu'ils ne ressemblent en rien aux gens des villes, non seulement d'Europe mais d'Afrique, où certaines formes de civilisation occidentale ont pénétré.

Ils ne constituent pas, non plus, une société primitive dont la pensée en serait à un stade « prélogique », loin de là; ils représentent, en quelque sorte, une humanité à l'état pur, qui a secrété sa morale, son échelle de valeurs, sa civilisation en un mot, à partir de sa propre expérience très élémentaire, et sans apports extérieurs, l'Islam lui-même étant, au départ, une religion du désert.

Au cœur de ce Sahara si frugal, où chaque campement est à la merci du vent et des sables, il découvre un grand sens de l'honneur, une profonde sagesse. Il aime ces populations, étudie leurs dialectes, leurs mœurs, leurs coutumes, non en simple chercheur à vocation purement scientifique, soucieux de prendre du recul par

rapport à l'objet de son étude, mais avec une curiosité toujours empreinte d'une sincère et vive sympathie, et parfois même d'admiration. Épris de beauté, recherchant dans toute réalité qu'il aborde son expression la plus haute (*on dirait élitiste si le mot n'avait pas pris un sens restrictif*), il découvre chez certains de ces nomades la valeur à son sens la plus esthétique et réconfortante : la noblesse. Du désert, il tire une grande leçon dont il restera marqué. D'un point de vue sentimental, d'abord, parce qu'il aime son spectacle grandiose, sa houle, son rythme, ses habitants.

Pour ces derniers, il est le chef « infidèle », bienveillant et compréhensif, dur quand la justice l'exige, à qui il ne faut pas mentir, mais qui de son côté ne ment jamais, et dont la vigueur et l'endurance tiennent du prodige, car aucun homme du pays ne peut le battre à la course à pied lorsqu'il lance un défi.

L'officier, comme il est d'usage, fera plusieurs séjours en France. Il entrera même à l'École de guerre, étudiera l'arabe à l'Institut des langues orientales ; il n'oubliera jamais le Sahara et choisira d'y retourner aussi souvent que possible, une fois par le Sud marocain, empruntant un parcours jamais utilisé auparavant.

Avec un esprit aussi ouvert et curieux, une sensibilité aussi prompt à vibrer, Brosset devait, tout naturellement être tenté par l'écriture.

Il ira jusqu'au bout d'un roman, en partie autobiographique comme la plupart des premiers romans, dans lequel il analyse les états d'âme d'un lieutenant qui a subi, lui aussi, la fascination du désert. Cet officier est attiré par l'Islam, car il croit que cette religion donne au croyant le moyen de faire le vide dans sa conscience et d'être tout entier dans la sensation du moment. Autour du héros, des personnages cultivés, élégants, courageux, portés à l'introspection, cherchent à travers des aventures dangereuses à donner un sens à leur vie. (..)

Il décrira aussi certains épisodes marquants de la vie des nomades dans de courts récits rassemblés sous le titre de *Un homme sans l'Occident*, et publiés en 1945, après sa mort. Mêlant l'observation la plus aiguë à la rêverie de l'homme des sables, il recrée des personnages dont on raconte encore les exploits, le soir, sous la tente, redonne vie à des contes, des légendes, des poésies qui ne sont plus exprimés que par la tradition orale.

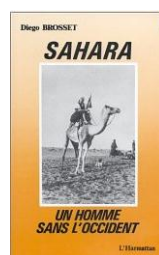
C'est un livre qui célèbre la noblesse des chasseurs et des guerriers qu'il a approchés et que le monde moderne n'a pas encore corrompus. Sa sympathie profonde pour les héros de ses aventures transparaît dans son portrait du guide Sid Ahmed :

« J'ai rencontré Sid Ahmed, c'est un vieux Nemeday courbé sur de serviles tâches ; elles l'empêchent de se souvenir. Il conduit dans l'Ouarane les chevaux galeux d'un chasseur, ou fatigue des peaux vertes dont il fait d'assez bonnes entraves ; on l'estime sans le lui dire et on l'utilise avec excès. Il m'a parfois servi de guide et nous avons causé auprès du feu ; il retrouve une confuse splendeur en parlant du passé ; à l'étape il récite d'une voix cassée les poésies d'un temps légendaire. Il a dû oublier les siennes.

« Si vous désirez le voir et que vous soyez personne de qualité, on vous le convoquera en Adrar. »

Un homme sans l'Occident, qui surprend bien des spécialistes du Sahara par la connaissance profonde qu'il illustre de tribus peu étudiées par les chercheurs, est précédé par un texte de Vercors consacré à ses rencontres et à son échange de correspondance avec l'auteur, *Portrait d'une amitié*. Indispensables pour comprendre la personnalité originale de Brosset, amateur de paradoxes, ces pages évoquent avec une force émouvante les liens d'authentique fraternité qui peuvent s'établir entre deux adultes séparés sur beaucoup de points mais qu'anime un même goût pour la qualité humaine.

Extrait de l'ouvrage « les Compagnons », de Jacques Chaban Delmas, paru aux éditions Albin Michel en mars 1986.



Sahara, un homme sans l'Occident, Diego Brosset, Editions L'Harmattan 2003.

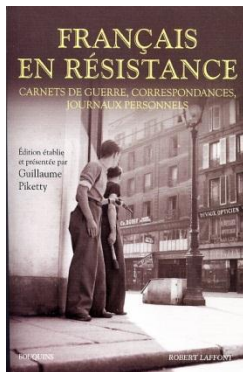
Raymond Depardon a adapté à l'écran l'œuvre de Diego Brosset dans un documentaire

- *Un homme sans l'Occident* – (2002) dans lequel il développe en voix off le récit de Diego Brosset.



Les carnets de Diego Brosset

Note de lecture de Bruno Leroux



« Français en Résistance »¹⁶ est une « première » éditoriale, par sa volonté de rassembler les écrits intimes de 6 Français libres et 5 résistants, écrits pour la plupart inédits (900 pages environ sur 1.100) et complétés par des textes déjà publiés mais contribuant à l'équilibre savant du recueil.

Côté France libre, la nouveauté essentielle concerne deux grandes figures pionnières dont celle de Diego Brosset. Les 300 pages de ses carnets sont d'une foisonnante richesse, mais leur singularité comme leur exemplarité apparaissent d'autant mieux qu'ils sont ici rapprochés d'extraits déjà publiés des carnets (plus laconiques) du lieutenant puis capitaine Brunet de Sairigné, rallié en Angleterre, et des correspondances familiales du colonel Génin (premier officier supérieur rallié de métropole aux FFL, tué en Syrie) et du lieutenant Garbit (rallié en Afrique, mort de typhoïde fin 1941).

Complété par quelques lettres et discours du général Leclerc, pour la plupart inédits, ce corpus permet d'éclairer de l'intérieur la mentalité encore trop mal connue de ces officiers FFL ralliés dès 1940.

Les points communs entre eux ne manquent pas : le dégoût devant la débâcle, confondant dans un même opprobre les chefs militaires et les « *politiciens* » de tout bord qui ont été incapables de préparer la France à la guerre, le rejet immédiat d'un armistice qui renie la parole donnée à l'Angleterre, mais aussi le décalage cruellement ressenti lors du retour, en 1944, par

rapport à l'état d'esprit des Français - y compris parfois des jeunes FFI s'enrôlant dans l'armée (p 522 : Brunet de Sairigné). Moins connu, chez certains, la vision du futur analogue à celle de De Gaulle qui fonde leur diagnostic de juin 1940 (la fragilité de l'Allemagne nazie pour Génin, p 616 ; l'illusion d'une France de Vichy « *neutre* » dans la guerre, pour Brosset, p. 147), mais aussi une fidélité à de Gaulle qui n'exclut pas l'analyse de ses fautes et de ses « *habitudes d'autocrates* » (Brosset) voire la contestation ouverte (Leclerc refusant en décembre 1944 d'être subordonné à de Lattre).

Car cette fidélité au Général repose elle-même sur des analyses rationnelles ; ainsi Koenig, rapporte Brosset, est d'accord avec lui pour diagnostiquer en 1943 chez Giraud une difficulté à comprendre « *lui, pur militaire et aristocrate, cette vérité évidente pour nous que ce qui fut notre classe a tellement démerité que la masse populaire française est devenue la seule ressource, que c'est sur elle qu'il faut s'appuyer et que pour elle Giraud n'est rien, de Gaulle est tout* » (p 248).

La singularité la plus visible des carnets de Brosset, outre une sensibilité littéraire qu'il vit comme une tentation à écarter (p. 335) est dans leur lucidité critique tous azimuts à l'égard des « *grandeurs et des faiblesses du mouvement de Gaulle* » (p 169).

Elle n'épargne pas les chefs militaires : « *l'intempérance intellectuelle et de langage des cadres supérieurs* » (de Larminat et Leclerc), les rivalités entre généraux (Catroux, de Larminat, de Lattre). Elle vise aussi les vieilles unités FFL, indisciplinées, y compris sa propre division (« *elle me porte par son courage, elle me foutra par terre par son intolérance* ») - ce qui l'oppose à un Brunet de Sairigné, par exemple, dont le « moi » est souvent en retrait dans ses écrits intimes au profit du « nous » des officiers Français libres. En 1944, Brosset traite par dérision de « *trotskystes* » certains FFL de la première heure « *satisfaits de leur fierté d'en avoir été, inquiets d'être supplantés* » et donc tentés de juger les autres à l'aune d'un seul critère : l'antériorité de l'engagement (p. 375).

¹⁶ Français en Résistance. Carnets de Guerre, correspondances, journaux personnels. Edition établie et présentée par Guillaume Piketty (collectif) Paris, Edition Robert Laffont, 2009.

Cela dit, il n'est pas plus complaisant pour la 1^{ère} armée et son chef, se retrouvant d'accord avec Eve Curie (un temps officier de liaison au 3^e bureau de l'Etat-major) qui la traite de « maison de fous » par la façon dont les impératifs logistiques y sont négligemment traités. Or, **« une armée c'est une grande entreprise aux multiples services, qui doit être conduite bien plus comme une grosse affaire, trust horizontal et vertical que comme une séance de discussion au Centre des hautes études militaires »** (p. 399).

En fait, la critique, chez Brosset, n'est jamais malveillante : elle alimente sa propre réflexion incessante sur les qualités et les défauts inhérentes à sa fonction de chef militaire, elle vient aussi d'une curiosité inlassable pour les êtres qu'il rencontre, ce qui l'amène à se méfier de tout jugement définitif (voir l'évolution de son appréciation de Catroux), mais aussi à s'auto-analyser - avec des limites assumées :

« ce journal, comme tous les documents de cette sorte n'a pas dit le pire de moi » (p. 231). Il le juge d'ailleurs important moins par les faits rapportés que par la notation de **« nos sentiments qu'un jour nous ne comprendrons plus »** (p 241), considérant à quel point la distance avec d'autres Français paraît aujourd'hui infranchissable, à quel point les incertitudes sur le sort de la France voire du monde entraînent au **« doute sur soi-même »**.

En confrontant les exilés de la France libre et les clandestins de la Résistance, en croisant correspondances et carnets intimes, ce recueil a ainsi pour immense avantage de nous faciliter une lecture « non naïve » de ces textes. Ceux-ci peuvent changer de fonction et de statut suivant chaque individu, nécessitent un décryptage attentif à la complexité de chaque configuration psychologique. Mais ils sont aussi d'irremplaçables outils pour comprendre les bouleversements induits dans une période à l'issue de laquelle un officier général (Brosset) tire un trait sur **« l'Europe à suprématie française »**, jugeant que **« penser français »** ne suffira plus à l'avenir et qu'**« il faut penser européen si l'on ne veut pas penser anglo-saxon ; et anglo-saxon, c'est d'abord américain »** (p. 385).

Bruno Leroux

Source : [Fondation de la Résistance](#)

Diego Brosset, héros du jeune Jacques CHIRAC

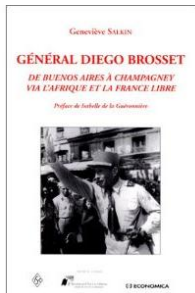
Lors du débarquement en Provence, Diego Brosset est hébergé chez la famille Chirac, réfugiée au village du Rayol sur la côte varoise.

Il se lie alors d'affection avec le jeune Jacques Chirac âgé d'une douzaine d'années. Ce dernier, apprenant la mort du général quelques mois plus tard, décide de son propre chef, de baptiser par un panneau un chemin du Rayol « avenue du Général-Brosset », panneau qui restera une trentaine d'années en place. En 1975, le conseil municipal du Rayol décide de baptiser officiellement une rue du village du nom du général. Se souvenant du premier nommage sauvage, la municipalité conviera Jacques Chirac, alors Premier ministre, qui assistera à la cérémonie en présence des deux enfants du général.

Dans la mémoire des Hommes

Dans la mémoire de sa fille, *Isabelle de La Guéronnière*

Préface de l'ouvrage de Geneviève Salkin « Général Diego Brosset de Buenos Aires à Champagny, via l'Afrique et la France Libre »¹⁷



« S'il me faut dire quelque chose de mon père, comme me l'a demandé Geneviève Salkin, et comme je le voudrais bien, il faudrait que je sache moi-même pourquoi et comment son image, toute mentale et épurée, mais brillante néanmoins, a tant compté dans ma vie. Pourtant, je n'ai guère de respect pour les liens du sang qui, à mes yeux, n'apportent aucune obligation et me laissent libre d'aimer ou n'aimer pas selon mon inclination propre ou l'estime que je porte à tel ou tel ».

J'avais scrupule à parler de mon père, dont je ne puis parler, pour ainsi dire, qu'à la première personne ; de mon père tel que je l'ai connu, tel qu'on me l'a dit, de ce qu'il a été pour moi et avec moi. De mon père dont ma mère nous parlait très peu - par une pudeur propre à sa génération, probablement - sinon de son personnage officiel, de sa carrière. Et je refusais cette ombre portée qui pesait dans les discours qu'on essayait de me tenir lorsqu'on me voulait sage et docile, digne de lui parce que "**noblesse oblige**" (*combien de fois ne me l'a-t-on pas répété !*). En fait, j'étais alors en cela bien proche de lui sans le savoir, qui écrivait "*je ne serai jamais un vrai général, car un vrai général est toujours général même en pyjama*".

Or, ce père est resté toujours vivant, plus que dans mon cœur, car aussi dans le fond même de mon esprit. Et ce, pour moi, en dépit des louanges qu'on faisait du personnage officiel qu'on me présentait à toute force et dont, enfant et adolescente, je me détournais, au point que je connaissais très peu de sa vie. Je ne l'ai retrouvé sur un mode que je dirais extérieur, ou "objectif", qu'en lisant ses carnets et sa correspondance qui me sont venus entre les mains du fait de la mort de ma mère, conjointement avec la nécessité où j'étais de les lire avant de les confier à Geneviève Salkin.

Il n'a pas vécu assez longtemps pour que je puisse porter sur lui le regard d'un esprit mûr et l'apprécier en adulte. Seuls ces écrits qu'il laisse peuvent me donner une idée. J'y ai trouvé un homme divers, curieux, ardent, une intelligence qui toujours s'exerce, une volonté attentive à se construire et à forger l'unité de sa vie, et soucieuse "*d'appliquer aux faits l'expérience des choses et des êtres dont on est capable*", un esprit synthétique qui sait faire des raccourcis, voir de haut et loin.

J'ai été impressionnée par la capacité de présence qui était la sienne qui m'a paru resurgir avec toutes ses modulations, ses richesses et ses complexités, l'acuité de l'œil posé sur autrui, l'amertume aussi causée par la défaite de la France, le mépris pour toute petitesse, l'enthousiasme de tout instant, l'alacrité de l'écriture. J'y ai vu aussi un homme de son temps, où "l'éducation" comptait plus que de nos jours, où l'on ne découvrait pas ses affaires avec cet étalage auquel on se plaît volontiers maintenant ; mais un homme, pourtant, libre de toutes les contraintes qu'apportent l'esprit de corps ou de caste. Un homme dont j'ai aimé la façon dont il a su épouser l'esprit d'une autre civilisation que la sienne.

À plusieurs reprises j'y ai noté la conscience de la nécessité où il était de trouver une alliance difficile entre un "esprit critique" dont il craignait une possible sécheresse, et un "tempérament quelque peu volcanique", fougueux, voire rebelle : une nature qui "ne sait pas être à moitié", dont il écrivait qu'il fallait la régler par une "discipline intellectuelle" qui "seule permet de reconstruire".

Un père aussi qui tenait à ce que j'apprenne que "*les fautes de goût*" sont aussi graves que celles de désobéissance ou le mensonge. Avec, en arrière fond, une part d'inquiétude, de doute, nécessaire à toute réflexion profonde ; cette part plus intime, me semble-t-il, n'est guère apparue à ceux qui se souviennent de son allant, de son amour pour la vie, de son énergie débordante et de sa vigueur inlassable - il ne connaissait littéralement pas la fatigue et priait ma mère de lui expliquer ce qu'on y ressentait, m'a-t-elle dit.

¹⁷ Général Diego Brosset de Buenos Aires à Champagny, via l'Afrique et la France libre de Geneviève Salkin. Préface de Isabelle de la Guéronnière. Paris, Editions Economica, 1999.

Cette part de doute, disais-je, lui donnait une dimension de plus et me l'aurait certainement rendu encore plus proche si je l'avais connue ; mais cette part-là, on ne la partage pas avec un enfant encore très jeune. Probablement l'ai-je sentie en lui, car il ne m'aurait jamais paru aussi vivant sans elle.

Mais rien de tout cela ne vaut pour moi l'immense force de vie qui frappait tous ceux qui le rencontraient, qu'il a déposée en moi, dont je sais qu'elle me vient de lui, car elle est attachée à son image dont pourtant la forme physique ou même symbolique s'est effacée depuis longtemps. Cette image sans forme et pourtant lumineuse ressemble plus à une source qui jaillit de façon inépuisable. Nous avons des esprits très différents. Il avait une pente littéraire qui se perçoit très clairement dans sa correspondance comme dans ses carnets. Je suis plus philosophe. C'est pourquoi je ne pourrais dire vraiment qu'il m'a insufflé son esprit mais il a fait plus : **il m'a insufflé la lumière de la vie, je dirai même son esprit de vie immense et merveilleux, qui très profondément sourd et chante en moi, coule avec force et joie encore et toujours, malgré toutes les vicissitudes qui ont pu me frapper.** Et, en outre, une esthétique de la vie qui perce dans tous ses écrits (il s'y accuse souvent d'être trop esthète, mais chez lui il n'y avait rien, quoi qu'il en ait pensé, de la légèreté de l'esthète qui ne fait que se jouer et goûter aux choses, là encore ce qu'il appelait son "ardeur" ou son "tempérament volcanique" l'en gardait). Comme un beau sillage qu'il a laissé derrière lui et dont je suis la seule à pouvoir témoigner. J'aurais voulu qu'il le sache.

Comment a-t-il fait ? **Mes souvenirs sont sporadiques : est-ce les dimanches à Bogotà où il étalait une jonchée de fleurs et disposait par terre tous les vases pour composer des bouquets ? Est-ce à Paris, lorsque lui rapportant, à six ans, les sarcasmes des écolières devant mes pieds qu'il voulait nus dans des sandales, même en hiver (les chaussettes étaient inesthétiques), il me disait de répondre que j'étais un animal au sang froid ? Ou bien lorsqu'au moment de partir rejoindre de Gaulle, il me prit sur ses genoux pour me dire qu'il allait à la guerre et risquait d'y mourir (ce que je ne crus pas, bien sûr) ? Est-ce à Deir ez-Zor où, parce qu'il n'y avait pas d'école, il me levait, petite fille de dix ans, à cinq heures du matin, profitant de l'heure où personne ne le dérangerait pour me faire faire des mathématiques ? Ou bien les déjeuners pique-nique sur les bords de l'Euphrate où il apprenait à ses enfants à crawler ? Peu importe.**

Il attendait beaucoup de moi et me le faisait savoir. Mais jamais cela n'a pesé comme cela aurait pu. Il avait probablement su obtenir mon consentement au projet qu'il avait de moi, et je crois que, sans en être tout à fait consciente, j'y adhérais et même m'en sentais fière. Il avait su, me semble-t-il, faire en sorte qu'il devenait le mien, parce qu'il m'y avait, je ne sais comment, laissé quelque part de liberté, un espace. **Il avait, m'a dit une tante, "une grande capacité d'accueil". C'est probablement ce qui a permis que, malgré sa disparition, cet élan qu'il m'avait donné sans même que je le sache, mais que très fortement je sentais que je le tenais de lui, a continué son œuvre toute ma vie durant. Et je pense que si je suis parvenue à m'aimer moi-même et à être en paix avec moi-même - et c'est là un point difficile à atteindre que souvent les hommes cherchent en vain - c'est parce qu'il a su m'aimer avec une exigence forte et heureuse, pleine de foi et de fougue, sans concession, mais aussi avec confiance. Et la confiance unie à l'exigence me paraît créer une condition très propre à permettre de construire et d'avancer. Il avait cette foi et cette joie en lui, mais il a aussi su la transmettre, et c'est un grand don, qu'il avait reçu et qu'il m'a fait. Pour moi, il n'a pas été un modèle. Je pense qu'il était trop vivant pour devenir cette sorte de tortue embaumée dont parle Zhuang zi.** Non, il n'a pas été un modèle, et il m'a probablement évité d'en avoir. Adoptant le langage chinois, je dirais qu'il a joué le rôle en partie de ce Souffle primordial et dynamique qui est à la source du monde, que chacun peut retrouver en soi, et qui est la source de la vie propre de chaque chose et être.

Peu importe, en somme, qu'il ait été ceci ou cela, qu'il ait fait ceci ou cela. Les valeurs changent avec les époques et avec les peuples ; et cela, il était bien placé pour le savoir, cet homme qui savait être "sans l'Occident" et avec l'Occident. Contrairement à mon entourage familial et éducatif, il ne prétendait posséder aucune vérité. Il laissait l'espace grandement ouvert, l'espace du monde, sans enfermer quiconque dans celui des valeurs auxquelles croit tel ou tel groupe. Il vivait dans un lieu qu'aucune balise ne pouvait limiter, ouvert à toutes les possibilités. C'est cette naturelle et profonde liberté qui lui permit de traiter de "vieilles badernes" les instructeurs de l'École de Guerre aux méthodes dépassées et dépourvus d'invention, qu'il contestait si ouvertement qu'il s'était rendu indésirable, et qui fit que, officier d'active pourtant, il a demandé, alors que son propre pays était en guerre, à être envoyé en mission en Colombie parce qu'il avait vu que cette guerre ne serait qu'un lamentable simulacre, puis qu'il a été l'un des premiers à répondre à l'appel du général de Gaulle.

Sa correspondance de guerre le montre roulant en première ligne dans sa jeep, avec des obus qui éclatent devant et derrière lui et dont il avoue avoir peur, mais gardant assez de liberté pour décrire les paysages qui l'entourent, tout à la fois soucieux de savoir comment remplacer d'éminents et irremplaçables officiers morts au front, et relatant les rencontres intéressantes qui lui sont données de faire avec un jugement toujours net et des descriptions vivantes, sans être dupe des apparences ou de la renommée de ceux qu'il croisait. Tout cela en apprenant l'allemand et l'italien, en se réjouissant des lis ou des dahlias qui égayaient sa caravane, se souciant des conditions de vie de sa femme, et réfléchissant à l'après-guerre avec une justesse de vue quasi prémonitoire. Cela jaillit dans tous les sens, mais sans dispersion. Un débordement qui, discret, ne se dit pas, mais transparaît, mieux, éclate à son insu.

Je connais bien cet appétit des choses qu'il avait et qui faisait de lui un marginal, en ce sens qu'il ne pouvait entrer dans aucune catégorie, aucun groupe - ni la vieille et aristocratique bourgeoisie de province dont il était issu, ni l'armée à strictement parler - et qui faisait qu'il gardait une distance et obéissait à une hiérarchie de valeurs difficiles à élucider - ses cahiers en témoignent.

Je pense que sa vie en Mauritanie et au Sahara marocain découvre un aspect important de sa personnalité. Il était tout à la fois un soldat défenseur des oasis qu'il avait sous sa garde, et leur administrateur, juge et économiste, et, en même temps, "chercheur" : un géographe qui étudiait les formes et l'évolution des masses dunaires - j'ai encore le théodolite dont il se servait - qui laissa des études tant sur les ergs du Sahara que sur "la rose des vents chez les nomades sahariens" et sur la langue azer. Maîtrisant le maure et les dialectes arabes, mais sans formation précise dans les disciplines anthropologiques ou ethnologiques, avant que ne s'imposent les exigences "scientifiques" qui gouvernent sévèrement ce genre d'études de nos jours, il a su pourtant, par un souci de vérité rigoureux et exigeant, exempt des préjugés que nous impose notre logique occidentale, s'imprégner de visions du monde autres, les comprendre, et adopter des façons de vivre différentes des nôtres. Il n'a pas cédé à ce qui a dominé longtemps l'approche occidentale (et qui dominait de son temps) qui, faussée par un sentiment de supériorité culturelle, méconnaissait la richesse et la fertilité des différences.

Le titre de son livre, *Un homme sans l'Occident*, qui m'a toujours paru quasi révolutionnaire pour son temps, traduisait bien la liberté qu'il apportait dans son observation intelligente d'autres mondes que le nôtre. En tant que sinologue, j'ai été confrontée à ce genre de problème et sais d'autant mieux apprécier cette ouverture et cette rigueur qu'elles n'y sont que récentes et pas toujours exercées. Et moi qui, en quelque sorte aussi, participe à deux cultures, toute imprégnée que je suis de la chinoise, je suis bien placée pour savoir que cela ne se peut sans une attention et une curiosité qui ne peuvent être soutenues sans ouverture et sans amour.



18

C'est cet homme, aux travaux duquel Théodore Monod a voulu rendre hommage, que dépeint Vercors, son ami, dans une préface à son livre, c'est ce père-là qui est le mien, homme de grande culture et athlète accompli, esthète, curieux, solaire, enthousiaste et réfléchi.

L'homme aussi du désert, les pieds nus sur son chameau, vêtu comme un Maure, cheveux longs, qui figure en exergue de son ouvrage, dont un jeune collègue, professeur de philosophie à l'Université de Nouakchott, m'a écrit qu'il est encore un vivant héros en Mauritanie, ajoutant que son livre est connu "*comme le meilleur document sur la véritable Mauritanie*" et que, lors d'une soirée passée dans le désert avec ses amis, c'est de Brosset et de son livre qu'on parle, concluant : "*votre père est toujours présent ici*".

Geneviève Salkin a fait un énorme travail de recherche, rassemblant tous les documents disponibles concernant tant la vie personnelle que la vie officielle de mon père. Je lui suis très reconnaissante d'avoir cherché à rendre compte de ses multiples facettes et de l'avoir fait avec tant de fidélité, de cœur et d'enthousiasme.

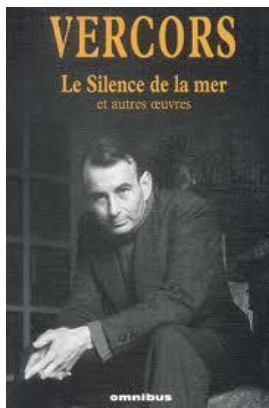
Isabelle de La Guéronnière (I. Robinet)

¹⁸ Dans la région de Nema (Nord Soudan) en 1922. (Col. Promotion Diego Brosset 72-73)

Dans la mémoire des Hommes

Portrait d'une amitié par Vercors

« Oui, l'histoire de notre amitié – l'histoire de sa naissance – fut celle d'un seul soleil. Ensuite... Quel temps avons-nous passé l'un près de l'autre ? Combien de jours en quinze ans ? Cent peut-être, pas plus. Dix eussent suffi, autant que mille. L'histoire est ailleurs. Elle n'est pas dans l'habitude ou les idées communes, ou les souvenirs partagés. Ah, elle est mystérieuse. C'est un fleuve caché. Mais le cours s'en devine à la végétation luxuriante qui en révèle, à la surface de la terre, les méandres secrets... ».



Vercors écrit en 1945 le *Portrait d'une amitié* qui sert de préface à la réédition du roman du général Diego Brosset, *Sahara, un homme sans l'Occident*. Leur amitié, née en 1928 au camp de Chalons, et leur confiance réciproque incitèrent Diego à faire lire à Jean Bruller, encore dessinateur, les récits qu'il rédigeait. ... Vercors composa cette préface en hommage à son ami défunt puisque le général était mort en novembre 1944 Cette préface est donc une sorte de collaboration littéraire posthume, qui s'attache davantage - et, pourrait-on dire, exclusivement-, à l'homme qu'était Diego qu'à l'écrivain et au récit édité.

Au début de cet éloge posthume, Vercors s'adresse au défunt. L'écriture a ainsi le pouvoir de le faire revivre pour un temps, de le tenir vivant dans la mémoire de son ami et de fixer à jamais son image par-delà la mort.

Vercors définit l'histoire de leur amitié comme « **celle d'un seul soleil** », expression qui rappelle « **je suis trop près du soleil** », réplique de Hamlet à son oncle, énoncée par Diego en signe d'intelligence à Jean Bruller fasciné par ce personnage. D'ailleurs, étrangement, dans son journal intime de 1942, Vercors note au 9 novembre 1944, au moment où il illustre le *Hamlet* de Shakespeare, qu'à chaque essai il dessine la figure de Diego, « **Ce qui n'est pas précisément Hamlet !** ».¹⁹

La scène de première rencontre n'annonce en rien cette alchimie « **mystérieuse** » qui présidera à leurs 16 années d'amitié, tenant d'ailleurs moins des visites régulières - Brosset étant souvent en déplacement - qu'à une correspondance fidèle et à des rencontres inoubliables pour Jean Bruller [...].

Prévenu contre les militaires, le jeune Jean Bruller ne peut que regarder d'un œil critique le général Brosset.



¹⁹ Ci-contre, croquis de Diego Brosset par Vercors

Quoi que celui-ci fasse pour se rendre aimable, il ne trouve pas grâce aux yeux du dessinateur. Mais c'est sans compter sur l'intelligence et la perspicacité de Diego qui perce à jour le jeune homme et l'amène à le découvrir.

Le lendemain de leur première rencontre, au cours d'une discussion avec les officiers, Diego fait subtilement une référence implicite à *Hamlet* de Shakespeare et à Gide, allusions que seul Jean Bruller saisit :

« Un marsouin qui cite Shakespeare... »

« Et je le regardais mieux. Ce que je vis doubla ma surprise.

Je vis le regard de Brosset glisser entre ses paupières fripées, se poser sur le mien, une bonne seconde, avec une acuité pétillante, (...), et se porter tranquillement de nouveau sur le groupe de ses camarades, qui visiblement n'avait rien entendu à ses paroles, dont je compris soudain qu'elles étaient un signe, un signe à moi adressé par-dessus leur tête, - pour moi seul. »

À partir de cet instant, Jean Bruller l'examine avec plus de discernement et révisé son jugement ... il comprend que l'immaturation tardive dans laquelle il se complaisait depuis longtemps - et qu'il dénoncera dans *Tendre naufrage* - appartient résolument à son passé, au contact de ce nouvel ami doué de tant de qualités.

Cette rencontre a ceci d'exceptionnel qu'un seul jour a suffi à sceller leur amitié. En effet, les deux hommes ne se reverront plus avant 1931. Néanmoins, leurs retrouvailles se feront le plus naturellement du monde, comme si leur affection s'était consolidée depuis des années.

Si les deux hommes s'entendent autant, ce n'est pas par la similitude de leurs caractères. Bien au contraire, ils se révèlent totalement antithétiques : l'un est un brillant orateur quand l'autre peine à parler en public et a besoin de « **temps pour rassembler les mots d'une phrase** » ; l'un est exubérant et « **dispos pour tout effort** » quand le deuxième est éreinté, etc. Leurs joutes intellectuelles les opposent, mais sont riches d'enseignements.

« Sur tout sujet nous prenions aussitôt, comme d'instinct, le contre-pied de l'autre (...). Il est ainsi le combat consistait en vérité à dénuder l'adversaire de cet appareil logique, à l'obliger de reconnaître en lui-même les racines authentiques de cette opinion superficielle, et, ses racines une fois rejointes, à constater, avec une satisfaction dont nous ne cessions de nous réjouir, qu'elles tiraient leur sève, ces racines, d'une terre profonde qui était la même pour lui et pour moi ».

Diego a exercé une influence non négligeable sur le jeune Jean Bruller. Quand le dessinateur rencontre cet être doué d'une « **surabondance de vie** », il abandonne progressivement la philosophie pessimiste qui se dégage de son art depuis sa crise existentielle de 1927. Et Jean Bruller s'y attarde à deux reprises dans cette courte prose. Il s'éloigne effectivement davantage de cette philosophie pascalienne à l'œuvre notamment dans un *Homme coupé en tranches* (1929).

À partir de ce moment, il considère moins l'acte humain comme frappé d'inutilité et de vanité dans ce vaste Univers dénué de sens :

« Mieux encore, son exemple m'apprenait à suspecter enfin la valeur morale et philosophique de cette délectation morose où je me complaisais ; à découvrir qu'on pouvait répondre plus hautement, à l'absurdité évidente de l'univers, que par un refus certes poignant mais dont l'expression (qu'elle fût ironique ou violente) n'en était jamais que celle aussi de sa stérilité... ».

Diego aura ainsi eu une influence positive sur Jean Bruller et il sera l'un des éléments déclencheurs de cette métamorphose qu'il aura le temps de mesurer avant sa mort lorsqu'il apprendra que Jean Bruller est le *Vercors du Silence de la mer*, un homme résistant, donc entré comme lui dans un combat commun contre l'opresseur et digne de figurer dans les « **personnages exemplaires** ».

Extraits d'une note de lecture de Nathalie Gibert-Joly sur son site personnel « Vercors, au-delà du silence »

Dans la mémoire des Hommes

Mon ami Général, commandant la 1ère DFL, par Edouard Pick, ancien de la 9e CRD

« Je me rends parfaitement compte de ce que ce titre peut avoir de prétentieux, voire d'inacceptable venant de la part d'un simple soldat ayant rejoint la DFL en Tunisie. Cependant, écoutez braves gens !

Pour vous convaincre, il me faut évoquer brièvement ma propre histoire... ».

Ayant franchi les Pyrénées en février 1943, j'avais alors 20 ans, j'ai été baladé de prison en prison jusqu'en novembre et me suis retrouvé en la caserne Heud à Casablanca. Dès mon arrivée, je marquais ma ferme intention de rejoindre une unité FFL.

Bien entendu, cela me valut une quasi mise en quarantaine de la part des officiers giraudistes chargés de nous aiguiller en nous permettant de « choisir notre unité ». Mais lorsque je précisais le 1er RA (*on m'avait filé le tuyau*), les visages se fermèrent et, pour obtenir mon accord, il me fut précisé que, n'ayant pas fait mes classes, il me fallait les faire d'abord. À bout d'argument, j'admis cela et me retrouvais dans la caserne du 33e d'artillerie à Oran, dont chaque chambrée était munie d'un énorme portrait de Pétain.

Dès le lendemain de notre arrivée, nous devions faire la queue pour signer un papier mais, en remontant la file, je m'aperçus qu'il s'agissait en fait d'engagement pour la durée de la guerre au 33e...

Furieux d'être floué, je parvins à récupérer mon bagage et à sortir de la caserne pour me rendre à une adresse qu'un de mes camarades de captivité m'avait confiée « au cas où je me trouverais à Oran ».

Reçu par Monsieur Faurous, dentiste et de surcroît gaulliste, je fus après un interrogatoire serré - (*je ne pouvais même pas prouver mon identité !*) - finalement convié à participer à une réunion du comité gaulliste, encore clandestin, d'Oran où après un nouvel interrogatoire encore beaucoup plus strict, on me confia un document à amener à Alger : je devais le remettre en main propre à René Capitant, ministre du Général. Pour me rendre là-bas, un sauf-conduit et un ticket de chemin de fer Oran-Alger me fut remis (*je possède encore ces deux documents*).

Or, ce fameux comité était présidé par un instituteur d'Oran, Jean-Gabriel Brosset (*16, rue Alsace-Lorraine*) dont je devais découvrir qu'il avait un frère général.

Parvenu à accomplir ma mission à Alger - tout en ayant eu l'insigne honneur d'être reçu au lycée Fromentin par le général de Gaulle en personne - je me suis retrouvé sur le quai de la gare de Tunis où je fus recruté pour servir à la DFL au sein de la 9e Compagnie de Réparation Divisionnaire avec la fonction honorable d'électricien que j'ai exercé jusqu'à la fin des hostilités.

Notre campement se trouvait à environ quinze kilomètres de Tunis (Grombalia) et il était courant qu'après l'appel du soir, nous partions discrètement en virée vers cette belle ville. Pour cela, il suffisait de faire du stop sur la route, sillonnée de véhicules amis.

Un soir, je partis seul et dès mon geste du pouce, une Jeep qui roulait à toute allure freina et dans un crissement de pneus, s'arrêta à ma hauteur. Zut, c'était le Général Brosset !

« Où vas-tu ? - A Tunis, mon Général ! - Tu as une perm ? - Non, mon Général... - Cela ne fait rien, monte. »

Il m'interrogea aimablement en cours de route et je lui contais rapidement mes aventures. C'est alors que j'appris que c'est à son frère que j'avais eu affaire à Oran ! Il semblait subitement beaucoup moins pressé que d'habitude et me fit raconter dans le détail mon entrevue avec ce frère aîné que les événements avaient tenu éloigné de lui. Il semblait enchanté d'apprendre son rôle héroïque et clandestin.

« En somme, lui dis-je, c'est un gaulliste, comme nous »... Le général me regarda avec ce qui m'a semblé être de l'affection puis il me déposa au centre d'accueil des évadés, me serra la main vigoureusement devant les copains, surpris de ma familiarité avec ce chef aimé et respecté.

Dès lors, il ne vint jamais à la CRD sans me faire au moins un signe amical de la main devant mes camarades et officiers étonnés. Parfois, il venait faire réviser sa Jeep soumise à un dur régime... **« Elle déconne à partir de 60 miles disait-il mécontent - mais c'est sa vitesse maximum mon général ! Je m'en fous, démerde-toi »...**

Une noria de spécialistes s'activait : pour ma part, je changeais les bougies, les vis platinées, le condensateur, l'avance à l'allumage, etc. Les mécanos vérifiaient les compressions des cylindres, etc., etc. Bref, en une demi-heure, sa voiture repartait avec une nouvelle ardeur vers d'autres aventures.

Quel plaisir et quel honneur pour nous de participer ainsi fraternellement à son action.

Nous avons souvent regretté ensuite que lors de son accident, sa Jeep d'emprunt ne fut pas passée dans nos mains...

Le Général Brosset était un sportif téméraire : un matin à l'aube, en Alsace par un froid de canard, en revenant d'un dépannage de nuit, je l'ai vu passer en short, torse nu, entraînant au pas de course son état-major au grand complet ! Je me suis fait tout petit pour qu'il ne m'aperçoive pas car...

Nous avons récupéré sur un véhicule allemand abandonné une sirène dont le hurlement était assourdissant... Nous l'avons monté sur la Jeep du général enchanté d'annoncer sa venue de loin lors de ses déplacements. Il l'utilisait souvent en riant à pleins poumons, qui ne s'en rappelle à la DFL ?

Je me souviens d'un roman écrit par lui qui relatait l'histoire d'une jeune femme Touareg amoureuse. Ce livre que j'ai eu en mains - je ne le trouve plus - devait avoir pour titre *« Saida fille du sable »* ou de désert, je ne sais plus hélas.



Ce général, un peu frimeur, aimait s'entourer de vedettes ! Outre Jean-Pierre Aumont déjà évoqué, Pierre Dac et Germaine Sablon (sœur de Jean) faisaient partie de son entourage.

J'ai eu l'occasion de bavarder avec Pierre Dac, que j'admirais beaucoup et dont l'humour m'a fait et me fait encore rire. Cet homme, de réputation loufoque, semblait plutôt triste et pessimiste, comme le sont, paraît-il, tous les clowns.

Lorsque j'évoquais tel ou tel de ses exploits radiophoniques, il hochait la tête, souriait avec mélancolie et me tapait amicalement sur l'épaule.

C'était un homme d'allure étrange : petit, rondouillard, laid et rigolard. Il semblait toujours rechercher un bon mot et cela lui donnait le tournis...



Hélas, le Général Brosset roulant comme toujours trop vite, essayant sur un pont à Champagny, d'éviter un fourreau de mine et un véhicule venant dans l'autre sens, donna un brusque coup de volant. Sa Jeep d'emprunt, mal réglée, dérapa sur le sol gluant, se retourna sur le parapet du pont du Rahin et tomba dans ce torrent dont les eaux boueuses étaient grossies par le dégel et les pluies. [...].

Brosset l'invincible était mort...

Il nous fut impossible de retenir nos sanglots car nous l'aimions tous pour son dynamisme rayonnant, son courage hors normes, son rire éclatant, chaque fois qu'il avait défié le destin.

Une cérémonie religieuse eut lieu en l'église de Lure le 24 au matin en présence de Madame Brosset-Mangin. La levée du corps eut lieu devant une section en armes.

Le cercueil était porté par des sous-officiers du génie et de la 9^e Compagnie de Réparation Divisionnaire, ces unités choisies à cause de la prédilection que le général leur montrait.

L'ambulance était conduite par le lieutenant Banel, commandant la 9^e CRD, l'ancien atelier du désert, en présence du Général de Montsabert et c'est le Général de Larminat qui prononça l'éloge funèbre [...].²⁰

Toute la division eut les yeux rouges durant plusieurs jours.

Un de ses adjoints, le Colonel Garbay, ancien parmi les anciens, brave parmi les braves, prit notre commandement. A un chef tonitruant d'énergie succédait un homme pondéré, ayant un passé d'héroïsme, marquant certes, mais on ne pouvait remplacer le Général Brosset.

C'est pourquoi je me suis permis de l'appeler respectueusement « mon ami ».

Extrait du Bir-Hakim l'Authion 154 bis, novembre 1994



²⁰ L'éloge funèbre du général de Larminat est reproduit p. 51

Dans la mémoire des Hommes

Le témoignage de Jean-Pierre Aumont



On ne présente plus Jean-Pierre Aumont, acteur célèbre du cinéma français qui fut durant la guerre l'ordonnance du général Brosset et le témoin de ses derniers moments puisqu'il se trouvait à ses côtés lors de l'accident qui coûta la vie au général, le 20 novembre 1944 en Haute Saône.

Au cours de l'automne 1944, nous partions chaque matin dans le froid glacial des Vosges, le général en short comme toujours et conduisant lui-même la *Jeep* découverte. Je montais à côté de lui et Pico, le chauffeur, à l'arrière. Nous foncions et tout aussitôt dans le petit matin, nous commençons à chanter n'importe quoi. Des airs d'opéra et des marches militaires : « *Sambre et Meuse* », « *Vous n'aurez pas l'Alsace et la Lorraine* ». Mais il y avait un air que le général aimait par-dessus tout. C'était un air tzigane que Germaine Sablon nous avait appris, un air triste, obsédant, fiévreux, dont le refrain était :

« Tu ne verras jamais personne au monde »
« Qui sache vivre comme moi »

Ah! C'est ainsi que je le reverrai toujours dans mon cœur, jeune, joyeux, sur une route des Vosges, fendant l'air vif du matin et s'en frappant d'aise la poitrine et chantant d'une voix enrouée pour avoir trop crié, mais si chaude, si heureuse :

« Tu ne verras jamais personne au monde »
« Qui sache vivre comme moi »

Pour aller plus vite d'une brigade à l'autre et ne pas faire le détour de Servance ou de Coravillers, nous traversons le no man's land... ce n'était pas de tout repos. Les sapins pouvaient cacher des *Snipers*, la neige aussi bien que les bois facilitaient une embuscade. Sur la *Jeep* et sur le képi du général flamboyaient trois étoiles et nous chantions à tue-tête ! Pico sortait la mitrailleuse et se tenait debout appuyé sur le pneu de secours, prêt à tirer, et moi, je chargeais mon revolver.

- Faites attention, me disait le général, ça part tout seul. J'ai toujours peur de ces machins-là. Je n'aimerais pas mourir comme ça.

La mort, il en parlait souvent et sans terreur aucune.

- Ils ne m'auront pas, ils sont trop bêtes pour ça ! Et puis j'ai « la baraka ».

Je touchais du bois et nous recommençons à chanter.

Il avait été atteint d'un éclat d'obus et blessé légèrement à la poitrine six semaines auparavant, mais il ne voulait pas le reconnaître. Quand il avait vu, à l'hôpital Spears, qu'on l'inscrivait sur un registre, il avait fait une scène indignée et menaçait d'arracher son pansement si on n'effaçait pas son nom immédiatement ; vis-à-vis de lui-même, il ne voulait pas admettre qu'il ne fût pas invulnérable.

Parfois, la *Jeep* s'embourbait dans la neige. Alors, Brosset descendait s'arc-boutait et par la force de ses muscles, nous faisait démarrer.

« **Gee ! what a guy !** » S'était écrié admirativement un soldat américain en le voyant, un matin, jambes nues dans la neige, désembourber la *Jeep* d'un coup d'épaules. Le compliment avait ravi le général.

Il n'était jamais fatigué. Il n'avait jamais froid. D'une force, d'une santé exceptionnelles ; dans le domaine de l'esprit aussi il était comblé de tous les dons. Il le savait et il en était heureux, profondément. Il était heureux de tout. Heureux d'avoir quatre beaux enfants, heureux de ses muscles et de ses réflexes, heureux de commander la 1ère D.F.L., heureux de savoir que ses hommes l'aimaient. Au soir d'une victoire, il écrivait fièrement à sa femme : « **Je ne serai jamais un vrai général, mais ma division est une vraie division** ».

Il adorait la vie, il adorait tout de la vie. Il prenait autant de joie à pratiquer un sport qu'à arranger savamment des chrysanthèmes dans sa roulotte, à commander au feu, qu'à relire à haute voix les sonnets de Shakespeare. D'une mémoire extraordinaire, il connaissait les plus beaux vers de la langue française et aussi des poèmes anglais, espagnols et arabes. Il avait les qualités d'un poète en même temps que le caractère d'un chef.

Le général Brosset est mort le 20 novembre. Le 18, nous prîmes la *Buick* dont il était si fier et qu'il ne sortait que dans les grandes occasions. Nous allions au corps d'armée recevoir les dernières instructions pour l'attaque du lendemain. Attaque générale de plusieurs armées alliées. Leclerc avait déjà pris Baccarat, Béthouard avait attaqué au Sud sur Montbéliard et nous devions entrer dans la danse peu après.

À 2 kilomètres avant d'arriver à l'Isle sur le Doubs, à un tournant que le général prenait comme toujours sans se soucier de ce qui pouvait arriver de l'autre côté, comptant sur l'extraordinaire sûreté de ses réflexes pour éviter tout accident, nous entrâmes pile, à 70 à l'heure, dans un camion américain. La *Buick* était en miettes. Nous nous en tirions avec des égratignures mais le général était accablé.

Ah ! Nous aurions dû comprendre que c'était un signe du destin ! Combien de fois avons-nous dit « Il serait à souhaiter qu'il eût un accident une fois, pour lui apprendre à aller moins vite. » Mais, est-ce qu'on peut apprendre à la foudre d'aller moins vite, à la flamme à ne pas brûler ?



Le général Brosset franchit le Rahin à Champagny le 19 novembre 1944, un peu en aval du pont effondré. Le village vient d'être libéré. On voit deux autres personnages dans la jeep. S'agit-il des acteurs du drame qui aura lieu le lendemain ?
Jean-Pierre Aumont et le chauffeur Picot ?

Photo prise par Yvette Mathey de Champagny

Extrait de la Revue de la France Libre, n° 187, octobre 1970.

Dans la mémoire des Hommes

Paroles d'Anciens



Comme en témoignent ces paroles d'Anciens réunies, la disparition brutale de leur Chef laisse la Division orpheline, 6 mois à peine avant la fin d'un combat dont les hommes de la D.F.L sont à l'avant-garde depuis déjà plus de quatre ans. D'aucuns continuent de penser que ce tragique évènement eut des répercussions particulières sur la visibilité et la mémoire de la Division, privée de son plus fort symbole au moment où d'autres chefs des Forces françaises combattantes purent incarner et faire reconnaître leur place et leur rôle dans la Victoire. Et cette injustice restera gravée dans la mémoire de certains Anciens, comme le corollaire de la disparition du général Brosset.

MARC CROISY, radio du général BROSSET (Transmissions)

« A 7 h le général fit le tour de ses commandants de brigades pour les pousser en avant; Nous repartîmes pour Champagny, Plancher-Bas puis Auxelles-Bas...le général fut au premier rang. Il stimula par sa présence les troupes engagées. Il fut plus actif que jamais.

Le 20 novembre quand nous arrivâmes sur le Rahin, le pont était miné et le génie travaillait. Comme malgré tout cela n'allait pas assez vite à son goût le général aida les démineurs.

Nous partîmes en direction de Giromagny et dans la forêt, à la suite d'une mauvaise manœuvre la Jeep du général tomba dans un fossé.

Il prit aussitôt celle d'un détachement de circulation et il me fit rester garder la Jeep accidentée. Je n'en menais pas large car j'étais seul dans la forêt et je savais que les Allemands étaient devant;

Le Général reparti suivi par la Jeep de transmission ; je passai la nuit tapi dans la jeep et sans dormir.

Le lendemain matin le B.M 24 vint me tirer jusqu'au Q G ; J'appris avec chagrin que le Général s'était tué." *Courrier de Marc Croisy adressé à l'A.D.F.L en avril 2011. Marc Croisy est décédé en septembre 2011.*

Henri DARRE (Régiment d'Artillerie)



« Nous avons tellement de souvenirs communs, que ce soit dans les Vosges où nous étions précisément à l'endroit où notre Général Brosset s'est tué en culbutant sa Jeep dans le parapet d'un pont...un Général comme on en voit pas beaucoup...en novembre, dans la neige et la boue, tout le monde a pu le voir conduire sa jeep découverte, pare-brise abaissé, en short....avec sa sirène en action la plupart du temps....un vrai marsouin... »

Louis LECLERC (Génie)

« Ce mot me rappelle une note de service du général, ne manquant pas d'humour, et diffusée à un moment où trop nombreux étaient ceux qui refusaient de porter le casque, pour faire comme leur chef. Cette note disait à peu près ceci : " Je rappelle que le port du casque en opérations est obligatoire, c'est une protection indispensable et je ne souffrirai aucune dérogation. Si le général porte le képi, c'est pour se faire reconnaître de ses subordonnés." Source : « *Mémoires de guerre d'un Français libre* » du Lieutenant Louis Leclerc, les Editions La Bruyère – 1984

Victor MIRKIN (chef d'Etat-Major de la 4ème brigade coloniale)



Le 20 novembre, aux environs de Champagny, le général Brosset disparaît, emporté par un torrent. Le commandant Mirkin qui a été son collaborateur direct pendant de nombreux mois, est douloureusement atteint par cette perte brutale. Il confesse peu après à un ami : « *Depuis que nous avons perdu notre général, je ne travaille plus par goût, seulement par devoir* ». De nombreux traits leur étaient communs : Courage, hardiesse, vigueur physique, rapidité de décision. Leur tempérament ne leur permettait pas d'attendre que les renseignements vinsent à eux ; ils allaient les chercher en première ligne. Tous deux considéraient que la place du chef était à l'avant, le plus en avant possible, pour mieux exercer son commandement. Ils avaient la même conception du devoir, le même idéal. En suivant l'enterrement de son chef, le commandant Mirkin disait : « *Le général a succombé brusquement dans l'ambiance d'un grand succès. C'est une belle fin* ». Un même destin devait lui être réservé : trois jours plus tard, il tombait à son tour, glorieusement, emportant la certitude d'une victoire dont il avait été l'un des plus brillants artisans. **Extrait de la Revue de la France Libre, n°35, février 1951.**

André NOUSCHI (101e Compagnie du Train)



« Brosset était un type épatant. Quand nous sommes arrivés à Lyon avec un bon mois d'avance sur le programme, il a fait monter sa jeep sur les escaliers de l'hôtel de ville à la stupéfaction des Lyonnais et aussi à la nôtre. Il avait conduit notre division en Italie jusqu'aux portes de Sienne, et nous avions une confiance incroyable en lui. Nous savions qu'il était casse-cou, d'un courage fou et d'une témérité totale. Garbay son successeur n'avait pas son allant et son panache. Il me rappelait les généraux de la Révolution; ce n'est pas peu dire. Son nom est à peine mentionné dans les manuels et dans l'histoire de la France Libre. Il a été un grand soldat, certes, mais aussi un très grand Français. Je me suis toujours étonné qu'à titre posthume de Gaulle n'en ait pas fait un maréchal de France. Il le méritait bien. Car sans son audace, la chute de Belfort aurait été retardée. » **André Nouschi est professeur émérite à l'Université de Nice.**
« à Alain Jacquot-Boileau, témoignage de novembre 2008 »

Pierre PASQUINI (DCR/QG 50)



« Dimanche 19 novembre 1944 - L'attaque a été déclenchée. Je vais au Cugnat. Le pilotage fonctionne bien. J'ai l'occasion d'aller enlever ma fameuse pancarte « *Ennemi à 800 mètres* » que je croyais perdue. Le Boche a décroché hier au soir en laissant des mines de tous côtés. J'essaie d'aller à Champagny qui est tombé par la Houillère. Le Génie est encore en train de déminer. Je vois Bouthemy qui est resté 40 jours dans une petite maison à 50 m des Boches, J'arrive à Champagny avec Destainville par la grand-route. Ronchamp n'est qu'un amas de ruines. Des véhicules continuent à sauter sur les mines. Beaucoup de ruines aussi à Champagny. Des drapeaux sur des ruines entre autres sur la gare. Un « entonnoir » de 10 m de diamètre. Le pont de Champagny a sauté. Le Général arrive avec Jean-Pierre Aumont et Picot et me demande si l'on peut passer. Je réponds catégoriquement « non », Il fiche sa jeep à l'eau et arrive à traverser. Sa Jeep radio y reste. ». **Ministre des Anciens combattants et Victimes de guerre entre 1995 et 1997, Pierre Pasquini est décédé en 2006.**

Henri PESENTI (Bataillon de Marche n°21)



« Le 19 novembre, l'après-midi, non loin du monument où il houspillait des fusiliers marins. Un obus perdu est tombé non loin de là et l'a éclaboussé. Dans la nuit qui a suivi le 19 novembre, nous sommes montés, avons suivi la ligne de chemin de fer jusqu'au tunnel (de la Chaillée). Il fallait faire attention en marchant car il y avait beaucoup de mines. Nous étions une centaine d'hommes. Au Pré Besson, des habitants nous ont offert la goutte. Nous avons libéré Sermamagny. Là, l'institutrice a absolument voulu que nous dormions dans un vrai lit avec des draps. Pourtant nous étions sales et boueux. Nous avons libéré La Chapelle-Sous-Chaux et nous nous sommes retrouvés près d'un lac. Et puis nous avons appris la mort du Général. Ce fut une grande tristesse. Ceux qui le connaissaient mieux encore, pleuraient. Puis nous avons poursuivi jusqu'à Masevaux, pendant que d'autres bataillons ont passé encore plus avant. » « C'était sa passion de rouler ainsi, il était fougueux et toujours en mouvement. »

« Un autre général a pris sa place, le général Garbay qui était alors colonel. Je n'ai d'ailleurs jamais vu ce général alors qu'on avait souvent l'occasion de voir le général Brosset. »

Témoignage recueilli par les élèves de l'école du centre de Champagny le 18 novembre 2002

Elie ROSSETTI (11ème Cuirassiers - Vercors)



« Le 19 novembre, depuis cinq heures du matin, les moteurs des chars ronronnaient. Il fallait les faire chauffer car le temps était redevenu exécrable avec le dégel et la pluie. Tout le pays n'était plus qu'eau, neige et boue. Les arbres dégouлинаient, les rivières débordaient, le paysage blanc et noir sous les nuages était lugubre. Le moral de la division était quand même au beau fixe [...] A six heures, tout le monde était prêt, c'était le départ de l'offensive, la magnifique poussée en avant s'ébranlait [...] Dans l'aube froide et brumeuse, nous prîmes la direction de Champagny. Il faisait un temps pourri et les chars avaient à se battre avec le terrain où ils s'enfonçaient jusqu'au ventre. Des mines anti-personnelles sautaient, faisant morts et blessés chez les biffins que nous plaignions de voir patauger ainsi, chargés de leur armement et de leurs munitions et surtout par leurs habits gonflés d'eau.

A midi, nous étions dans Champagny que les Allemands avaient abandonné. Sur la place de l'église, je discutais avec le chauffeur d'une ambulance stationnée à côté de nous. Tout d'un coup, une jeep s'arrêta, je reconnus Jean Pierre Aumont pour l'avoir quelquefois vu au cinéma. Celui qui était à son côté gauche sauta à terre, et, tout étonné de le voir en short je l'entendis crier :

- *Qui est le chauffeur de l'ambulance ?* Mon voisin se mettant au garde à vous répondit :

- *C'est moi mon général !* Avant de s'entendre dire : - *Ta place n'est pas ici, fonce !*

Il reçut une magistrale engueulée. Je venais de faire connaissance avec le général Brosset. Ce que je venais de voir confirmait la réputation qu'il avait. C'était un dur de dur, un fonceur, un vrai courant d'air avec sa jeep qui passait partout [...]

Le lendemain, direction Auxelles-Bas. Les chars qui, sur la route se trouvaient sous les tirs des puissants 88 ennemis, prenaient la direction des bois. [...] Dans un virage très prononcé, le Rahin gonflé par toutes les eaux qui descendaient des collines environnantes, venait se jeter contre le mur de pierres qui le sépare de la route. Vers le milieu du tournant, cette route qui va à Plancher-Bas passe sur un petit pont sous lequel passe un ruisseau qui vient se jeter dans la rivière.



*Le tournant de Passavant à Champagny
(Cliché A. Jacquot-Boileau)*

Sur ce pont il y avait un trou avec une mine que les Allemands n'avaient pas eu le temps de faire exploser. Notre char passait doucement entre le trou et le fossé, guidé par le pouce d'un chasseur. A peine avions-nous fait quelques mètres qu'une jeep arriva à une vitesse folle. Le général Brosset [...] conduisait ce véhicule avec à côté de lui son chauffeur Picot et sur le siège arrière Jean Pierre Aumont [...]. Des bras se sont levés et un retentissant « *Attention !* » est sorti de toutes les poitrines. Mais l'accident était inévitable ». *Extrait du livre de Elie Rossetti : « Mes campagnes des Vosges et d'Alsace »*

Rolf WEINBERG (QG 50)



« De retour à la division, le général Diego Brosset, sur ordre du général De Gaulle, m'a convoqué au QG 50. Après un long entretien en espagnol, langue que nous parlions tous les deux couramment, il m'a informé que j'étais muté au premier DCR, QG 50, une unité considérée comme unité d'élite. Je me suis trouvé là avec le sous-lieutenant Pierre Pasquini.

Je pense que rarement pendant cette guerre on n'a pu trouver des êtres aussi humains que Diego Brosset et Pierre Pasquini. J'ai pleuré comme un enfant lorsque le général Brosset est mort pour la libération de la France. »

Témoignage de 2006 ; Rolf Weinberg nous a quittés le 23 juin 2011

Dans la mémoire des Hommes

3 questions à Alain Jacquot-Boileau

Directeur de l'école de Champagny, Alain Jacquot-Boileau emmène une année sur deux tous les élèves de cours moyen sur les lieux de mémoire de la 1^{ère} D.F.L en Haute Saône, et notamment sur les traces du général Brosset qui perdit la vie sur le territoire de sa commune. Sur le blog qu'il anime depuis quelques années, Alain Jacquot Boileau évoque avec passion le patrimoine de sa région, la richesse de sa nature, l'histoire de ses lieux, de ses habitants et de ses personnalités. Il a également consacré de nombreux articles au général Brosset et est l'auteur de l'ouvrage « *Champagny, un demi-siècle d'histoire* » en trois volumes, paru aux éditions de Haute Saône.

Alain Jacquot-Boileau répond aux questions de l'Amicale de la D.F.L.

Pouvez-vous nous raconter votre « rencontre » avec le général Diego Brosset, pourquoi vous être à ce point attaché à sa mémoire ?

Je suis très attaché à la mémoire du général Brosset parce que c'est un personnage de notre histoire locale, un militaire atypique au parcours étonnant et surtout parce qu'il a été – est encore – oublié des livres et des manuels d'histoire. J'ai ainsi la volonté, d'une certaine manière, de réparer une injustice.

Sur cette photo de votre sortie mémoire du 5 octobre 2012 au cimetière militaire de Rougemont où repose le général Brosset ; on reconnaît Henri PESENTI, ancien du BM 21 de la 1^{ère} DFL et deux élèves de votre classe de CM2. Que vous inspirent ces échanges entre générations, quel est le ressenti des anciens en voyant votre travail de mémoire avec les enfants ?

Que les jeunes enfants rencontrent et échantent avec des personnes âgées ne peut qu'être bénéfique pour tous, de surcroît lorsque ces personnes ont eu une vie bouleversée par l'histoire. Les écoliers aiment ces visiteurs. C'est ainsi que nous avons reçu en classe des anciens mineurs (houillères de Ronchamp), une personne d'origine polonaise, un ancien déporté, des anciens combattants.



Henri Pesenti (BM 21) et Paul Colney (13 DBLE)
devant la sépulture du général Brosset
Nécropole de Rougemont

Ce témoignage direct est irremplaçable et permet aux enfants de « toucher » l'histoire au plus près. Ces témoins pourraient être de leur famille. Les Anciens apprécient qu'on les sollicite et sont très touchés, voire émus, tout particulièrement les Anciens de la 1^{ère} DFL lorsqu'on se retrouve tous à la Nécropole nationale de Rougemont.

A propos d'une de ces rencontres, Alexis a écrit : « Il y a plus 2000 tombes où reposent les victimes des combats de la guerre de 1944. Il y a également des tombes musulmanes.

Ce cimetière m'a semblé immense et j'ai ressenti beaucoup d'émotion et de respect pour tous ces hommes morts pour la France. »

Cet enfant de dix ans a trouvé les mots justes : « émotion » et « respect ». Mission accomplie ...



Quelles sont les valeurs essentielles que vous souhaitez transmettre aux jeunes champagnerots à travers votre action ; comment la personnalité et le parcours du général Diego Brosset peuvent-ils être signifiants pour la jeunesse d'aujourd'hui ?

Au-delà de l'étude de notre histoire, parler de l'engagement de personnages tels que Brosset et de celui de tous les anonymes qui ont fait de même permet d'évoquer des valeurs telles que le courage, le partage, la solidarité et de don de soi. Nos enfants n'ont – heureusement – pas à attendre un éventuel conflit pour faire preuve de courage. Régulièrement, les aléas de la vie nous imposent à tous – petits et grands - de faire des choix, de s'engager (ou pas), d'aider ou de partager...

Autre valeur – souvent dénaturée – le respect. Cultiver la mémoire est le seul moyen de montrer le respect que nous devons à nos Anciens.

Pour ce qui est de nos élèves de l'école élémentaire, je veux croire que tout ceci a du sens et qu'il restera en eux assez de savoir pour la suite de leur existence ...



[Le blog de Alain Jacquot Boileau](#)

Adieu Brosset

Ordre du jour du 20 novembre 1944

***A l'aube de ce 20 novembre 1944 où il devait trouver la mort,
le Général Brosset envoyait à ses troupes le message suivant :***

« Aux officiers, sous-officiers, légionnaires, matelots, sapeurs et aux soldats de la Première Division Française Libre. La droite de la Première Armée Française vient d'atteindre le Rhin au sud de Mulhouse. Comme en Italie, comme à Toulon, les Boches n'ont pu se rétablir sur leurs lignes de défense aux noms pompeux.

Dans les jours qui suivront, on compte sur vous, les plus vieilles et les plus jeunes troupes de la nouvelle armée française pour enlever Giromagny et atteindre le Rhin au nord de Mulhouse. »



Après Champagny le 19 novembre (clichés 1 et 2) ...

la 1^{ère} D.F.L. entre dans Giromagny le 22 novembre (cliché 3)

Adieu Brosset



20 novembre 1945
Inauguration du Monument commémoratif
de Passavant sur les lieux de la disparition
du Général Brosset



Défilé des Hommes du 2^e R.I.C
(Colonel Gardet)



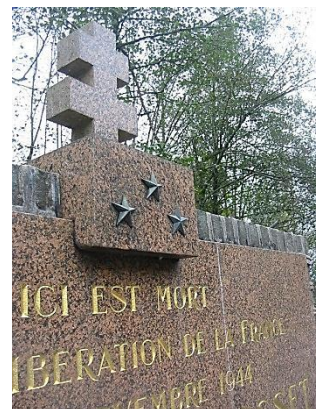
"Le général Brosset est mort. Les eaux tumultueuses d'un torrent des Vosges ont roulé ce corps athlétique qui tant de fois avait défié joyeusement les risques de la guerre et du sport.

Comme en d'autre temps les héros mouraient à cheval, il est mort au volant de sa jeep qu'il menait si durement au combat au mépris des mines, des obus et des balles pour conduire au plus près la bataille de sa Division. La conduire sur ce rythme héroïque lui appartenait, où se combinaient dans une plénitude magnifique les puissances de l'action, les forces de la pensée, les impulsions du cœur - trois termes inséparables chez Brosset.

Sa Division, il l'aimait comme une amante et aussi comme une fille. Il l'avait faite avec un soin minutieux, attentif aux moindres détails, la voulant irréprochable. Et il la menait au feu avec hardiesse et prudence, s'exposant sans ménagements pour économiser le sang de ses hommes, pour tirer de leur valeur tout le parti possible au prix des moindres pertes.

Sa Division, la 1^{ère} Division française libre, c'est une très belle unité, c'est aussi une société d'amis unis entre eux par la décision délibérément prise aux plus mauvais jours, de ne pas accepter la victoire allemande, de continuer la lutte.

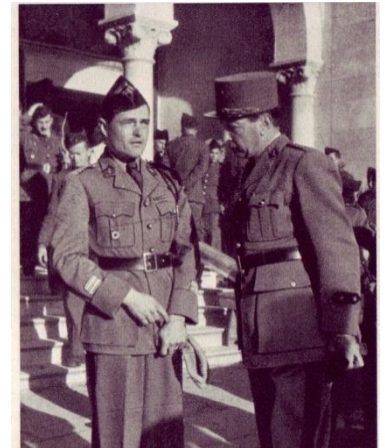
Et de cette amitié bâtie sur une estime réciproque, des aventures communes et aussi sur la mémoire de tant de compagnons morts à la tâche Brosset était le guide incontesté. Chef impérieux et humain, il était l'ami de tous à la Division, et tous étaient ses amis.





En juin dernier en Italie, Brosset à Acquapendente, saluant la dépouille d'un ami, de l'un des plus purs parmi les Français libres, le colonel Laurent-Champrosay, vous prononciez ces simples mots :

"Mon colonel, nous étions attelés à la même tâche. Vous êtes tombé aujourd'hui, nous continuons. Peut-être demain, ce sera notre tour de vous rejoindre."



Diego Brosset et Jean-Claude Laurent-Champrosay



Buste du général Brosset à Lyon (69)

Aujourd'hui Brosset vous les rejoignez, ces vieux camarades qui sont la gloire de la France libre, les plus purs parmi les enfants de la patrie, les Amilakvari, les Laurent-Champrosay, Amyot d'Inville, tant d'autres qui ont uni à la valeur militaire un courage intransigeant, une absolue rectitude intellectuelle et morale.

Vous n'étiez pas des habiles, vous étiez des forts. C'est d'exemples comme les vôtres que la France s'inspirera pour devenir grande et forte.



Parc Brosset à Rillieux la Pape (69)



Les anciens de la promotion Brosset entourant Madame Brosset et le général Saint Hillier en 1994

Adieu Brosset, vous aviez tout donné de vous-même pour la libération et le relèvement de votre pays. Vous êtes tombé avant d'avoir pu accomplir tout ce que vous proposiez, qui était grand et noble à votre mesure. D'autres le feront, inspirés par votre souvenir et votre exemple.



Henri Pesenti et Paul Colney Sur la tombe du général Brosset Nécropole de Rougemont 5 octobre 2012



Allocution prononcée par le général de Larminat lors des obsèques du général Diego Brosset

La France sera ce que vous vouliez qu'elle soit."



« L'A.D.F.L se souvient » Monument « Brosset » (Paris 15^e)



« Votre chef, le Général Brosset, vient de mourir dans vos rangs. Ma pensée et mon cœur sont avec vous dans ce chagrin.

Le Général Brosset était mon bon compagnon, mon ami. Jamais je n'eus de lui que des preuves indéfiniment prodigues d'ardeur, de désintéressement, de confiance.

Il était de la noble et chère phalange qui s'était dans les premiers jours groupée autour de moi pour accomplir notre mission au service de la France et dans laquelle la mort l'a si terriblement frappée.

Ses derniers regards furent ceux d'un vainqueur, puisqu'il vous conduisait à l'une des plus glorieuses victoires de cette guerre.

Il est tombé sur le sol reconquis par vous sous son commandement ; c'est ainsi je le sais, qu'il souhaitait mourir.

Honneur au général Brosset, commandant la Première Division française Libre, mort pour la France ! »

« Nous saurons aimer d'une même ardeur les joies de l'esprit et celles du corps, l'action et la méditation, mener la vie comme dans le rêve, ne pas plus sacrifier les femmes aux philosophes que les mathématiques à la bonne chère, comprendre Einstein, mais aussi un chef berbère, Stendhal, Freud et un Toucouleur, pénétrer Mozart ou Bach, et conduire sa troupe au combat, mener du même cœur son cheval, un flirt, sa voiture, son savoir et son esprit critique, s'apprendre à courir, à nager, à comprendre l'Angleterre, l'U.R.S.S., la Chine, la chasse à la baleine, la théorie des quanta ; en bref, saisir la vie, posséder Dieu, ne pas craindre, certes de mourir mais moins encore, mais moins surtout, de vivre ! »

Diego Brosset

